

*What is now proved was once only imagined.
(William Blake)*



Les talents

DOSSIER : Pragmatisme



L'analyse de documents

Illustrations de ce numéro, de Maurice Leloir, pour Le voyage sentimental

Rédacteur en chef : Hervé Dumez

Comité éditorial : Camille Toussaint & Élodie Gigout

Secrétariat de rédaction : Michèle Breton

Relectrices : Magali Ayache, Élodie Gigout & Camille Toussaint

<http://lelibellio.com/>

ISSN 2268-1167

Sommaire

5

L'analyse de documents dans une recherche qualitative

À propos de *Doing Document Analysis* de Kristin Asdal & Hilde Reinertsen
Hervé Dumez

LE PRAGMATISME, À NOUVEAU

15

Introduction au dossier

17

Sur le design de recherche

À propos du principe d'économie de Peirce
Hervé Dumez

21

Pragmatisme et sciences de gestion

À propos de *Essais d'empirisme radical* de William James
Aurore Fierobe

29

Compétences, aptitudes et talents :

Gauss et Pareto au travail

Pierre-Michel Menger

37

Maîtriser l'art de la narration académique

À propos de *How to use storytelling in your academic writings* de Timothy Pollock
Laure Colin

43

Le naufrage du libéralisme

À propos de *The New Leviathans* de John Gray
Hervé Dumez

51

Le travail de l'artiste dans le maniement des dilemmes

À propos de *Sans filtre* de Ruben Östlund
Jean-Michel Saussois

55

Sentimental, diriez-vous ?

À propos d'un voyage de Laurence Sterne
Hervé Dumez

59

Je suis homme et rien...

À propos d'une réplique de l'*Heautontimoroumenos*
Hervé Dumez

Pierre-Michel Menger mène une recherche originale et féconde sur la notion de talent, qu'il a présentée dans le séminaire i3-CRG.

Étrangement, quand il est question du design de recherche, on passe souvent à côté de l'essentiel, que Peirce avait bien identifié : l'économie de la recherche.

Kristin Asdal et Hilde Reinertsen ont écrit un livre important sur l'analyse de documents, dont il est rendu compte et John Gray un ouvrage aussi dérangentant que fascinant sur le monde que nous vivons.

*Laure Colin rend compte d'un livre de Timothy Pollock sur la manière de présenter une recherche et Aurore Fierobe des *Essais d'empirisme radical* de William James.*

*Jean-Michel Saussois évoque *Sans filtre*, film de Ruben Östlund.*

Un mot et une phrase viennent compléter ce numéro.

Sentimental ? Le mot n'est apparu en français qu'en 1769, avec la traduction d'un livre au charme prenant de Laurence Sterne. C'est l'ouvrage lui-même qui a donné son sens à ce mot jusqu'alors inconnu.

« Je suis homme, rien de ce qui est humain ne m'est étranger. » Dans un monde défiguré par la guerre, les emprisonnements arbitraires, la torture et les viols, le mépris et l'irrespect des uns pour les autres, cette affirmation reste une lumière fragile d'espoir. Elle vient d'une dispute banale entre voisins dans une comédie de Térence.

L'analyse de documents dans une recherche qualitative À propos de *Doing Document Analysis* de Kristin Asdal & Hilde Reinertsen

Hervé Dumez

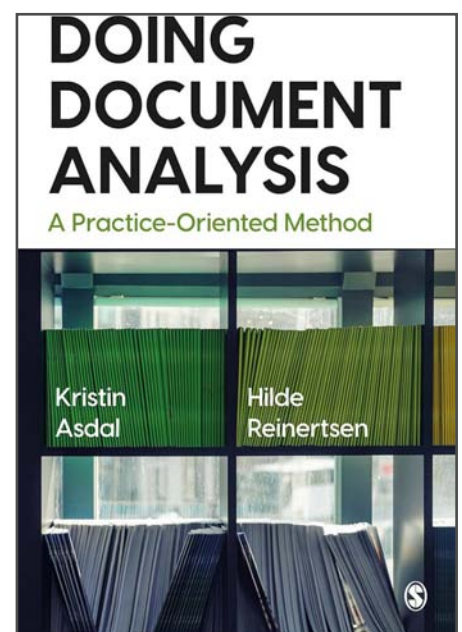
i3-CRG, École polytechnique, CNRS, IP Paris

Une recherche compréhensive (qualitative) peut se faire sous la forme d'une recherche-action, d'observation (participante ou non), ou d'une série d'entretiens. Mais les organisations (entreprises, hôpitaux, associations, écosystèmes, administrations) émettent, traitent, font circuler une montagne de documents. Il apparaîtrait surprenant qu'une recherche compréhensive n'analyse pas de documents, sous la forme d'une série de données à confronter aux autres séries (journal de recherche, comptes rendus d'entretiens, notes d'observation – Dumez, 2016 ; 2021). Ce livre vient combler un quasi-void méthodologique en la matière (Asdal & Reinertsen, 2022). Les documents sont en effet partout, et constituent, sans doute aucun, l'une des caractéristiques centrales des sociétés modernes en organisant la quasi-totalité de nos actions.

In fact, close to nothing of importance in our society happens without the involvement of documents. (Asdal & Reinertsen, 2022, p. 3)

On ne trouvera pas dans l'ouvrage de recettes toutes prêtes. Curieusement, par exemple, la question du codage n'y est pas abordée (comme aimait à le répéter Barney Glaser, « *all is data* », les documents ne faisant évidemment pas exception, et toute *data* peut – et doit ? – être codée, ou faire l'objet d'attention flottante – Ayache & Dumez, 2011 ; Dumez, 2021). Les auteurs ont choisi délibérément de se situer au niveau de la réflexion, ou de la réflexivité pourrait-on dire.

La pionnière de l'étude des documents est une française, trop méconnue, Suzanne Briet. C'est elle qui a donné la définition du document : « *Tout indice concret ou symbolique, conservé ou enregistré aux fins de représenter, de reconstituer ou de prouver un phénomène ou physique ou intellectuel.* » Elle ajoute : « *Un document est une preuve à l'appui d'un fait.* » Dans un texte célèbre, elle explique : « *L'antilope qui court dans les plaines d'Afrique ne peut être considérée comme un document... Mais si elle est capturée... et devient un objet d'études, on la considère alors comme un document. Elle devient une preuve physique.* » Ou encore : « *Les articles scolaires écrits sur l'antilope sont des documents secondaires, car l'antilope elle-même est le document premier. La pierre dans la rivière n'est pas un document.*



La pierre dans un musée est un document. Une étoile dans le ciel n'est pas un document, une photographie d'étoile, l'est. »

On peut alors dire d'un document qu'il a trois caractéristiques fondamentales : un document implique toujours une action (« *a document does something* », p. 3) ; un document suppose une mise en relation ; enfin, un document est matériel.

À partir de ces trois dimensions, les auteurs développent une approche orientée pratique du document.

A distinct characteristic of the practice-oriented method we present in this book, is that it emphasises how documents are both something textual and discursive and, at the same time, something 'thingy' and material. (Asdal & Reinertsen, 2022, p. 4)

Du coup, on dépasse l'approche purement textuelle ou discursive du document, ce qui est l'intérêt principal du livre.

What is happening in, behind or assisted by documents? A practice-oriented document analysis aims at exploring this kind of questions. (Asdal & Reinertsen, 2022, p. 9)

L'ensemble de l'analyse est structurée autour de six regards fondamentaux sur le document : le document comme site, le document comme outil, le document comme texte, le document comme lié à des problèmes, le document et le contexte et, enfin, le document circulant.

Le document comme site

Les auteurs définissent ce regard sur le document comme double : les organisations, les institutions sont des sites de production, de traitement, de mise en circulation, de documents ; mais les documents eux-mêmes peuvent être vus comme des sites.

Documents are almost always part of larger sites. They do not exist in a vacuum, quite the contrary: they have been written, discussed, circulated, quoted and sent along, in between institutions and offices, individual homes and inboxes databases and archives. These are sites we can enter and explore as part of our document analyses. (Asdal & Reinertsen, 2022, p. 16)

Il est possible – et nécessaire ? – d'étudier par exemple un hôpital au travers des documents qu'il produit et traite. On peut alors parler d'ethnographie des documents (ou par les documents). C'est bien ainsi que Bruno Latour et Steve Woolgar (2006/1979) ont étudié la science dans les laboratoires. La base de l'approche se trouve chez Weber :

The management of the modern office is based upon written documents (the 'files'), which are preserved in their original or draft form, and upon staff of subaltern officials and scribes of all sorts. The body of officials working in an agency along with the respective apparatus of material implements and the files make up a bureau. (Weber 1992/1921, p. 957, cité in Asdal & Reinertsen, 2022, p. 29)

Méthodologiquement – les auteurs ne le précisent pas –, si l'on veut une certaine rigueur dans l'analyse, toute recherche qui débute (une thèse, par exemple, Cifre éventuellement) doit adopter immédiatement une attitude orientée documents ("*a document-sensitive approach*", p. 68) : si j'étudie une organisation sous la forme d'une recherche-action ou d'une observation-participante, quels types de documents produit et traite cette organisation, comment puis-je les identifier, les collecter, les mettre en série ? Ce n'est pas au bout de deux ans, ou même d'un an, que la question doit apparaître si l'on veut mener une réelle ethnographie documentaire : il sera probablement déjà trop tard.

Mais parler de site à propos du document comporte un autre volet, qui est développé dans les autres regards : « le document est lui-même un site » signifie qu'il s'y passe des choses. Le document a un rapport essentiel à l'action et aux problèmes.

En résumé, donc :

Documents are always interlinked with their surroundings—they are [...] tools in someone's hands, they are embedded in political and social issues, they are on the move between the state and its citizens. This means that a particular site handles documents in a particular way. This again means that we should never assume that the roles of documents are pre-given, or that they can be assigned the same status or trusted in the same ways in two different settings. (Asdal & Reinertsen, 2022, p. 32)

D'où, notamment, le point suivant.

Le document comme outil

Un document n'est pas seulement un texte, mais un outil qui sert à faire des choses.

Documents do things. They can make something happen, help realise an idea, convince you of something and put an issue in motion. They are initiated and used by someone, for a specific reason. Often, they enable actions to take place elsewhere, in entirely different sites. In short, they are tools that are indispensable in our society. (Asdal & Reinertsen, 2022, p. 40)

Quand on adopte l'approche du document comme outil, il faut alors faire très attention. On entre en effet dans un monde ouvert.

A document situation may be far more open than we first think. Documents are open to interpretation and unforeseen turns of events. They may be used in unpredictable ways, put to work by other actors than their authors imagined and create new constellations and combinations. A document may initially work as a tool for one actor and one particular agency, but end up being used by someone different, somewhere else. (Asdal & Reinertsen, 2022, p. 42)

Le document comme instrument nous conduit à deux choses. D'abord, ne pas regarder le document seulement en tant que tel, mais comme un élément d'un processus et comme relié à des acteurs :

First, it may help us answer questions about how politics and administration function in practice, how an issue is being established, how an issue changes across time and across sites and how new elements to an issue emerge and are set in motion. It enables us to get a very close look at processes and the actors involved. (Asdal & Reinertsen, 2022, p. 42)

Ensuite, quand nous découvrons un document, cette approche nous amène à nous poser certaines questions : d'où vient ce document, comment est-il conçu et formaté, et pour quel usage ? Comment est-il utilisé et où est-il censé mener ? Bref, nous ne nous demandons pas seulement ce que le document dit, mais ce qu'il fait, ce qu'il rend possible.

On peut distinguer trois catégories d'outils : les outils de gouvernement, les outils de connaissance, les outils économiques.

Les outils de gouvernement :

The concept 'tools of governing' emphasizes the practical, active and action-oriented dimension of documents: they point out, point at, suggest, decide, move an issue in a certain direction and from one site to the next. (Asdal & Reinertsen, 2022, p. 44)

Dans cette catégorie, on peut avoir des rapports d'audits, des *guidelines*, des *green* et *white papers*, des *public consultation reports*, des *regulations*.

Les outils de connaissance :

[Documents] may also contribute to rendering something visible, that is enable us observe, acknowledge, analyse and discuss a given phenomenon. Thus, documents may be the sheer act of textualisation make a phenomenon observable and analysable. We may think of all sorts of documents contributing to knowledge production as forms of knowledge tools. (Asdal & Reinertsen, 2022, p. 45)

Ces outils de connaissance jouent souvent un rôle dans la décision politique.

What the tools of knowledge help us to is to see. (Asdal & Reinertsen, 2022, p. 45)

Ils sont des *technologies of seeing* (Pasveer, 1992).

En ce qui concerne les outils économiques, on pense bien sûr aux chiffres, aux bilans, aux rapports d'activité. Mais il y a aussi les stratégies d'innovation, les *business models*, tels qu'étudiés par Liliana Doganova, les brevets, etc.



Il existe également des documents multi-tâches, à la manière d'un couteau suisse (et l'on pense ici aux pinces multi-prise chères à Gérard de Pourville), des documents au statut bizarre. Les auteurs évoquent par exemple un document issu d'un organisme de recherche, concernant l'avenir de l'industrie de la pêche au saumon en Norvège, mais utilisant le SWOT, ni un rapport de recherche, ni un rapport officiel.

Encore une fois, il ne faut pas être trop instrumental dans l'analyse : beaucoup de documents n'atteignent pas leur but, ou sont interprétés de manière surprenante.

Étudier les documents comme des instruments ne signifie pas qu'on laisse tomber l'étude de ce qu'ils disent. Les documents sont à la fois sémiotiques et matériels. En réalité, il faut faire l'analyse qualitative des documents, c'est-à-dire l'analyse de leurs qualités (multiples et multidimensionnelles).

It is made in a certain way, it conveys a certain message, on a certain type of paper or with certain digital properties. Being able to grasp these many qualities, what a document consists of, how it is composed, and how it is full of historical contingencies and circumstantial specificities, is in fact completely central. What is it that grants this document a certain quality in the eye of a reader? What makes it an efficient tool? (Asdal & Reinertsen, 2022, p. 53)

Le travail du document

L'expression « travail du document » a un double sens : le travail qui produit les documents, et le travail que produisent les documents, qui ont une dimension performative, notamment dans le changement :

A key analytical point in this chapter is that 'document work' has a double dimension: on the one hand, it attends to the work the actors we study do with documents—how documents are being worked upon by them. And on the other hand, it attends to how documents in themselves do important work for actors and in their specific contexts. In asking what work documents do, we can investigate how something new happens with them and by them. The work dimension of documents underscores how they are performative,

or expressed a little differently: they perform, they do things—with us, by the help of us and for us. (Asdal & Reinertsen, 2022, p. 78)

Pour comprendre comment les documents sont faits (et comment ils font des choses), la distinction entre avant-scène et coulisses est sans doute importante (Hilgartner, 2000). Le chercheur n'a accès aux coulisses, souvent, qu'indirectement, par des interviews. La manière dont les concepts émergent est une dimension importante de la performativité des documents.

This means that investigating 'document work' may also enable us to demonstrate how professions and institutions are changing. And the other way around: it allows us to investigate how changing types of document work may transform professions and institutions. (Asdal & Reinertsen, 2022, p. 62)

Le travail du document n'est pas uniforme, il change avec chaque contexte, chaque pratique.

Rather, the advice is to ask more openly: what form of practice is this particular 'document work' that you are observing? (Asdal & Reinertsen, 2022, p. 63)

Et il oscille entre deux attitudes possibles : lire le document en tant que tel et adopter une attitude critique. Être trop vite critique empêche souvent la compréhension empirique et analytique et peut également fermer la porte du terrain qui vit mal ce type d'approche. Mais rester ouvert et bienveillant trop longtemps n'est pas bon non plus : c'est se priver des éclairages originaux que produit l'approche critique. Il faut donc apprendre à combiner finement les deux.

Le travail du document articule : l'écriture, la lecture, la circulation, la reconsidération (*reviewing*), l'édition, la parution, le stockage, l'archivage. Même dans le travail qui paraît le plus oral, le travail des parlementaires, certains documents jouent un rôle-clé. C'est par exemple le cas de l'agenda.

Dans la liste ci-dessus, on peut faire un focus sur la reconsidération.

If we consider the word's literal meaning, then we see that 're-view' is simultaneously a noun and a verb that involves the act of looking at something anew. This commonly entails looking back from a temporal distance – to review something that has happened in the past. It may often also imply an expectation that by looking at something anew, one will potentially see the object of the review in a different way than before [...] And what is it you do if you are doing a review? It will most likely involve looking at documents. In the field of auditing, this is the common method for assessing and verifying accounts; similarly, in the field of evaluation, this is the common way of assessing whether the desired results have been achieved as planned. (Asdal & Reinertsen, 2022, p. 72)

L'audit et l'évaluation sont deux formes de *reviewing*, qui opèrent par et avec des documents.

Le document comme texte

Les documents sont des textes. Mais, on l'a vu, l'approche prônée par les auteurs ne consiste pas à les analyser purement comme des textes. Les questions posées sont plus larges et différentes :

What happens in this text? What is it trying to achieve? What are its effects upon you who are reading it? What form of action is this document? How does it achieve these effects? (Asdal & Reinertsen, 2022, p. 82)

Le document peut être analysé comme texte selon quatre démarches : l'histoire, la sémiotique, la rhétorique, et la narration.

L'approche historique apprend à ne pas seulement lire le texte, mais à l'identifier, le cerner (« *pin it down* »). Qui l'a écrit, dans quelles circonstances, quels acteurs sont impliqués ? Il s'agit de la critique des sources qui est à la base du travail de l'historien. Le texte est alors replacé dans son contexte.

La sémiotique repose sur l'analyse du signe par Pierce en trois éléments : le signe, l'objet auquel se réfère le signe et l'interprétant. Le passeport, dans sa matérialité, est le signe ; le porteur du passeport est l'objet auquel le signe se réfère ; l'interprétant est le policier aux frontières. Là aussi, le document en tant que texte est mis en relation avec l'extérieur avec lequel il interfère.

La rhétorique s'intéresse aux effets du document. Elle porte notamment sur le genre, un type récurrent ou une catégorie de texte (Duff, 1999, p. xiii, cité p. 90). On peut alors analyser les conventions du genre, les prescriptions du genre (la manière dont le lecteur doit lire le document), les attentes de genre (la manière dont le lecteur est censé réagir au document) et rupture de genre. En permanence, de nouveaux genres apparaissent, ou des genres anciens se transforment.

Maintenant, descendons à l'intérieur du document lui-même. Là, on mobilise la théorie de la narration. Son premier volet s'intéresse à l'auteur et au lecteur. L'auteur peut être multiple, comme pour le budget de l'État (et il faut alors étudier le collectif), ou personnel. Le lecteur est-il identifié ? Non identifié (un texte bureaucratique dont on ne sait pas qui peut bien arriver à le lire) ? Un document peut s'adresser à un certain type de lecteur, mais déborder vers d'autres lecteurs (typiquement, un document confidentiel, qui fuit – mais un document soit-disant confidentiel peut aussi être volontairement mis sur la place publique par son auteur...). La théorie de la narration comporte un second volet : le langage et le style. Le langage est-il technique, ou commun ? Le texte utilise-t-il la voix passive (qui crée une distance avec le lecteur), ou la voix active ?

On peut ensuite mener une analyse des *templates* et graphiques, du système des références à d'autres documents (bibliographie, liens hypertexte).

Encore une fois, l'analyse n'est pas purement textuelle. Elle est centrée sur les pratiques d'écriture et de lecture des documents.

The textual does something, words do things, and texts are active elements that contribute to shape the issues in question. (Asdal & Reinertsen, 2022, p. 99)

Le document comme problématisé et problématisant

Il s'agit ici d'étudier la manière dont les documents sont impliqués dans des problèmes et la façon dont ils contribuent à créer, identifier, faire évoluer, des problèmes.

Documents such as the government budget contribute to the shaping and formatting of the case and the problem the documents deal with, the issue at stake. This happens in a range of different ways: by establishing and reaffirming an issue, by drawing different elements together in a comprehensive argument, by presenting or not presenting alternatives for action, by what is being described, brought in and addressed, and by lining up how to proceed next with the issue at hand. Thus, documents are not simply passively documenting something else. Rather, they are active elements that take part in forming issues – sometimes transforming issues into non-issues, killing them off, so to speak, by deciding there is no problem to deal with. (Asdal & Reinertsen, 2022, p. 104)

Dans une recherche, le problème dans lequel s'inscrit le document peut être évident, et la question est alors : où démarrer et quels documents suivre ? D'autres fois :

The seemingly simple question – 'what is the issue?' – can be more difficult to answer than initially expected. This is not a problem, but a valuable empirical and analytical resource. (Asdal & Reinertsen, 2022, p. 105)

La manière dont un problème s'est formé peut quelquefois être retracée facilement, depuis un premier document qui pose et cadre le problème. Mais cette formation du problème peut parfois être contestée. Souvent, les experts jouent un grand rôle dans le processus.

Experts are a group of actors, professional or others who are understood as knowledgeable of the objects and issues in question – by training or due to their education. (Asdal & Reinertsen, 2022, p. 110)

Un document peut souvent servir (on retrouve la problématique de l'instrument) à redéfinir ou transformer un problème.

A document can transform issues by redefining them, changing concepts, altering main characters, inserting new objects or actors, reformulating for whom things matter, reframing the context, and many other ways. A number of changes can in and of themselves be relatively modest and small, yet together they may transform an issue. (Asdal & Reinertsen, 2022, p. 111)

D'où la nécessité de lire les documents soigneusement et en profondeur.

Indeed, slightly different wording, formulations and calculations can have a direct impact on the development of an issue. (Asdal & Reinertsen, 2022, p. 112)

On peut avoir, de document en document, une épiphanie cumulative (les auteurs n'emploient pas le terme) qui redéfinit à la fin complètement le problème. Pour étudier le phénomène, une méthode simple peut être de suivre le problème et de reconstituer sa trajectoire. Se pose alors la question du contexte. Elle est d'abord très empirique et très simple : quelle est la situation dans laquelle le document est rédigé ? À quel moment ? Quelle est la situation politique ? Quels sont les débats dans lesquels le document intervient ? Mais, concernant l'analyse du contexte, la tentation qui guette le chercheur est la paresse. On se contente des évidences.

Some contexts, like the historical, geographical or national context of an issue, often stand out as relatively obvious. (Asdal & Reinertsen, 2022, p. 118)

Maintenant, la question du contexte comporte deux dimensions. Il y a tout d'abord celle du chercheur lui-même. Quand il essaie de comprendre, il construit des contextes qui lui permettent d'analyser les phénomènes qu'il étudie. Les auteurs inventent alors le mot « *contexting* » pour désigner ce travail.

We read single documents or piles of documents in light of supposedly larger and relevant contexts. Indeed, the origin of the word 'context' is precisely that of joining together by weaving [...] doing this 'contexting work' is part of our analytical method [...] While writing, we always make new links between actors, arguments, events and documents. At the same time, we are perhaps playing down some connections and leaving others out of the picture altogether. In this way we create a new context for the issue we are studying, but we also establish a context for our own work and actively situate our own research within it. (Asdal & Reinertsen, 2022, p. 117)

Mais le document, lui aussi, construit son contexte (et, en ce sens, fait du *contexting*).

Our first suggestion, in line with the practice-orientation of this book, is to approach the notion of 'context' as something that is actively produced. This means moving away from seeing context as a stable entity passively surrounding the text or the relevant document corpus. (Asdal & Reinertsen, 2022, p. 117)

D'où, encore une fois, le *ing* de *contexting*.

The expression of contexting signifies that something is being actively done.
(Asdal & Reinertsen, 2022, p. 119)

Quand on analyse les documents, on se rend compte qu'ils contiennent souvent plusieurs contextes, qui peuvent être indépendants les uns des autres, partiellement contradictoires. Les auteurs prennent pour exemple une question : pourquoi l'expérimentation animale dans les laboratoires est-elle devenue une cause aussi puissante, avec en conséquence, le vote de lois contraignantes ? En lisant les documents, ils se sont aperçus qu'il y avait deux contextes très différents qui avaient convergé. L'un part de l'humain et énonce : infliger de la souffrance à des animaux est inhumain, n'est pas digne d'un comportement humain. L'autre est très différent : il part du point de vue des animaux, du fait que les animaux sont capables de souffrance.

Résumé de ce passage :

The methodological move we suggest is to actively look for how 'contexting' happens, in the texts and by actors who form document issues. And our advice is to extend this move to include how we ourselves, in our own writing, actively draw upon and modify contexts in our descriptions and interpretations of documents and events. In short, we encourage you to consider how we are all involved in contexting, and to ask how this matters to 'our' issues. (Asdal & Reinertsen, 2022, p. 120)

La circulation des documents, elle aussi, s'analyse selon deux volets. Lors de sa conception, surtout si elle est collective, un document circule, connaît des allers-et-retours, avec des modifications, des transformations ; puis, une fois sa forme « définitive » acquise, il connaît une seconde mise en circulation, sous une forme inchangée alors, ou subissant là encore des modifications, mais selon un processus différent.

On the one hand, a document is an outcome, a result of a process. But this outcome and endpoint is also the start of something new. Documents circulate and initiate things. They enable new chains and threads of documents that we can trace and follow. They create effects, frictions, action and reactions and in so doing they modify the issues we seek to analyse [...] Documents movements can be unpredictable and surprising. But often they simply follow procedure, the infrastructure that is already laid out and prepared for them. (Asdal & Reinertsen, 2022, p. 127)

Dans la phase d'élaboration, il est intéressant de suivre ce qui disparaît et ce qui apparaît d'un brouillon à un autre. Quelquefois, les étapes sont très organisées, comme lors d'un processus de consultation organisé.

Les documents digitaux

Un chapitre particulier est consacré à la question des documents digitaux. Une mauvaise conception doit ici être corrigée : on parle souvent de documents « dématérialisés ». En réalité, l'infrastructure matérielle du digital est énorme et patente : câbles, liaisons satellites, serveurs. Le digital a sa matérialité propre : un site web n'est pas un document pdf mis en ligne.

On distingue les documents digitalisés et les documents nés sous forme digitale. Les premiers ont eu une forme de matérialité propre avant de devenir digitaux (souvent, le papier), les autres ont été conçus directement comme des documents digitaux (des pages web, par exemple). On se souvient que l'une des dimensions essentielles du document est son caractère relationnel. Dans le digital, on est pleinement dans le

relationnel (*hyperlinks*), on y ajoute même souvent une autre dimension : l'interactif. Un énorme ensemble de données sur le Net ne sont pas des textes ou comportent peu de texte. Il faut alors se poser la bonne question :

Rather than asking 'is this really a document?', we encourage you to ask: 'How can I analyse this as a document?' (Asdal & Reinertsen, 2022, p. 183)

Il faut ensuite transposer aux documents digitaux la critique des sources que les historiens ont développée depuis très longtemps : il s'agit d'une critique des sources numériques.

Dans cette perspective, quatre questions doivent être posées.

Can I trust my web search? [...] Never follow links uncritically [...] Be aware that certain websites have as their business model to compile and recycle content from other sites and actors. This means you may not end up on the original or most relevant page as you start out looking into your subject matter.

Can I trust the sender and platform? Look into who has published the website where you have found your document, and assess their authority and legitimacy. Who are they? [...]

Can I trust the document itself? This point concerns the validity of the document at hand. Where did you find it? How can you conclude that it is authentic and valid? [...]

Can I trust that I have found what I need? There is an overwhelming amount of documents available, but that does not mean you have found those which are the most relevant. (Asdal & Reinertsen, 2022, p. 188-189)

Perspectives

On l'a compris à la lecture, les regards sur le document sont multiples, et donc lourds à mener tous ensemble. La chose est sans doute possible si l'on s'intéresse à un document particulier (une directive de la Commission européenne, une note stratégique dans une entreprise sous la forme rédigée ou en tant que Powerpoint). Mais les auteurs notent avec justesse que si l'on analyse une institution ou une organisation (un hôpital, par exemple), la masse de documents sera telle qu'on imagine difficilement pouvoir organiser les six regards ensemble et dans leur entièreté. Encore une fois, le livre ne donne pas de recette et invite à la créativité, dans la sélection et la combinaison optimales par rapport à la recherche menée.

Un conseil, néanmoins. Au début d'une recherche, il faut penser très rapidement à rassembler des documents. Ils sont partout, et souvent à portée de main, mais encore faut-il penser à les collecter, les organiser, les archiver de la meilleure manière. Souvent, la démarche se fait selon la technique de la boule de neige. En tout état de cause, dès le début de la recherche, il faut prendre l'habitude d'explorer les documents que l'on a rassemblés sous la forme d'un travail ethnographique. Observer et suivre les documents suppose un travail de terrain, par entretiens ou, si on a plus de temps, sous la forme d'observation participante. Pour les documents digitaux, par exemple les pages web, il y a des techniques comme la photographie d'écran (*screenshotting*). On peut également faire de la cartographie digitale de problèmes (Marres, 2015).



Conclusion

Ce livre vaut tout d'abord par le regard qu'il porte sur le document. Ce dernier n'est pas d'abord un texte qu'il convient d'analyser comme texte à l'aide d'un logiciel qui ne fait que rapprocher des mots avec d'autres mots dans une pure analyse lexicale. Un document est fait de pratiques (et d'abord d'une pratique d'écriture), il est à la fois sémiotique et matériel et il s'inscrit lui-même dans des pratiques. Il fait quelque chose.

L'ouvrage ne donne pas de recettes, mais propose des questions. C'est bien ce qu'un ouvrage de méthodologie (en tant que document) doit faire. A la lecture de ce simple compte-rendu, on se dira peut-être qu'il en pose trop (il y en a de bien plus nombreuses encore dans le livre lui-même). Mais on ne se pose jamais trop de questions, même s'il faut choisir pour avancer dans sa recherche, et celles que posent les auteurs sont les bonnes.

Enfin, le livre insiste sur un point essentiel : en général, les questions à se poser en méthodologie sont des questions simples, et ce principe universel est ici appliqué à l'analyse des documents. Quand ce document est-il paru et de quel genre relève-t-il ? Qui en sont les auteurs, et a-t-il connu des versions successives ? M'est-il possible de les retrouver et de voir ce qui a changé d'une version à l'autre ? De comprendre le pourquoi de ces changements ? Comment le document a-t-il été mis en circulation ? Etc.

En ce sens, ce livre est essentiel pour couvrir un pan important des recherches compréhensives qui visent à comprendre les pratiques, celui du rôle des documents dans ces pratiques ■

Références

- Asdal Kristin & Reinertsen Hilde (2022) *Doing Document Analysis*, Thousand Oaks, Sage.
- Ayache Magali & Dumez Hervé (2011) "Le codage dans la recherche qualitative : une nouvelle perspective ?" *Le Libellio d'Aegis*, vol. 7, n° 2 (été), pp. 33-46.
- Briet Suzanne (1951) *Qu'est-ce que la documentation ?* Paris, Éditions documentaires, industrielles et techniques
<http://martinetl.free.fr/suzannebriet/questcequeladocumentation/>
- Duff David (1999) *Modern Genre Theory*. London & New York, Routledge.
- Dumez Hervé (2016) *Comprehensive Research. A methodological and epistemological introduction to qualitative research*, Copenhagen, Copenhagen Business School Press.
- Dumez Hervé (2021, 3e édition) *Méthodologie de la recherche qualitative*, Paris Vuibert.
- Hilgartner Stephen (2000) *Science on stage: Expert Advice as Public Drama*, Stanford, Stanford University Press.
- Latour Bruno & Woolgar Steve (2006/ 1979) *La vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*, Paris, La découverte-poche.
- Marres Noortje (2015) "Why Map Issues? On Controversy Analysis as a Digital Method", *Science, Technology and Human Values*, vol. 40, n° 5, pp. 655-686.
- Pasveer Bernike (1992) *Shadows of Knowledge. Making a Representing Practice in Medicine: X-ray Pictures and Pulmonary Tuberculosis (1895-1930)*, Amsterdam, University of Amsterdam (PhD Dissertation).
- Weber Max (1992/1921) *Economy and Society. An outline of Interpretive Sociology*, Berkeley, University of California Press.

Dossier Le pragmatisme, à nouveau



En 2007, *le Libellio* consacrait un dossier au pragmatisme et à la recherche dans les organisations. Depuis, plusieurs articles ont été consacrés à Dewey, Peirce et James.

Dans ce numéro, un premier article est consacré au *design* de recherche. Beaucoup de choses ont été écrites sur ce thème, mais le point peut-être essentiel n'est pas souvent abordé : il s'agit de ce que Peirce appelait l'économie de

la recherche. Une thèse, par exemple, se fait en trois ans. La question centrale est alors : compte tenu de ressources en temps, en financement, limitées, comment obtenir *in fine* le meilleur résultat scientifique ? Quelle optimisation de nature économique pour le terrain à réaliser, les données empiriques à collecter, et quelle optimisation de même nature économique pour le traitement de ces données à l'aide de cadres théoriques ?

Dans un second article, Aurore Fierobe revient sur les *Essais d'empirisme radical* de William James qui sont un des textes majeurs du pragmatisme ■

Références

- Bastien Jean (2008) « Trois conjectures à partir de James susceptibles d'intéresser la gestion, *Le Libellio d'Aegis*, vol. 4, n° 1, pp 32 -35.
- Bayart Denis (2007) “Sur les aspects logiques de l'interprétation des signes chez Peirce et Eco”, *Le libellio d'Aegis*, vol. 3, n° 4, numéro spécial « Pragmatisme et recherche sur les organisations », pp. 24-34.
- Dumez Hervé (2007) “Comprendre l'étude de cas à partir du Comment nous pensons de Dewey”, *Le Libellio d'Aegis*, vol. 3, n° 4, numéro spécial « Pragmatisme et recherche sur les organisations », pp. 9-17.
- Dumez Hervé (2007) “Un contre-modèle de l'action : l'expérience selon Dewey”, *Le Libellio d'Aegis*, vol. 3, n° 4, numéro spécial « Pragmatisme et recherche sur les organisations », pp. 18-24.
- Dumez Hervé (2007) “La créativité de l'agir et l'analyse de l'action située.” *Le Libellio d'Aegis*, vol. 3, n° 4, numéro spécial « Pragmatisme et recherche sur les organisations », pp. 41-45.
- Dumez Hervé (2012) “Qu'est-ce que l'abduction, et en quoi peut-elle avoir un rapport avec la recherche qualitative ?”, *Le Libellio d'Aegis*, vol. 8, n° 3, pp. 3-9.
- Dumez Hervé (2014) “La théorie de la valuation. À propos de La formation des valeurs de Dewey”, *Le Libellio d'Aegis*, vol. 10, n° 3, pp. 71-76.
- Dumez Hervé (2023) “Le monde en train de se faire, et à faire. À propos de William James. Empirisme et pragmatisme de David Lapoujade”, *Le Libellio d'Aegis*, vol. 19, n° 1, pp. 53-58.
- Journé Benoît (2007) “Théorie pragmatiste de l'enquête et construction du sens des situations”, *Le libellio d'Aegis*, vol. 3, n°4, numéro spécial « Pragmatisme et recherche sur les organisations », pp. 3-9.
- Journé Benoît & Raulet-Croset Nathalie (2019) “De l'importance du pragmatisme pour la théorie des organisations À propos de Pragmatism and Organization Studies, de Philippe Lorino”, *Le Libellio d'Aegis*, vol. 15, n° 1, pp. 55-65
- Lorino Philippe (2007) “L'intuition peircienne de la médiation aux sources du pragmatisme ou : il faut ruser avec le monde...”, *Le Libellio d'Aegis*, vol. 3, n° 4, numéro spécial « Pragmatisme et recherche sur les organisations », pp. 34-41.
- Minvielle Étienne (2021) “Pragmatisme et gestion de crise À propos de Pragmatism and Political Crisis Management”, *Le Libellio d'Aegis*, vol. 17, n° 3, pp. 69-75.

Sur le design de recherche À propos du principe d'économie de Peirce

Hervé Dumez

i3-CRG, École polytechnique, CNRS, IP Paris

Une thèse se fait en trois ans, un programme de recherche en un temps lui aussi fini. Ensuite, le financement s'arrête, et il faut enchaîner un autre projet (postdoc, ou une autre recherche). C'est le mérite de Peirce que d'avoir reconnu la dimension économique du problème (bien que cet aspect de sa pensée ait été complètement négligé avant que Nicholas Rescher ne s'y intéresse – Rescher, 1976) : tout l'art du chercheur consiste en effet à affecter des moyens limités (contrat de recherche, temps de travail) de manière à obtenir le résultat scientifique optimal. Une question de maximisation typique du raisonnement économique et un problème très concret :

[The] main problem is, how, with a given expenditure of money, time, and energy, to obtain the most valuable addition to our knowledge. (7.140)

On dira que le pragmatisme rabat toute chose sur une vision utilitariste. Pas du tout. On pourrait même affirmer que Peirce a une vue très idéaliste de la science. Pour lui, de manière classique, « *le désintéressement est la marque propre du scientifique* » (Chauviré, 2005, p. 392) et « *la vraie science est décidément l'étude des choses inutiles* » (Peirce, 1.74). En même temps, Peirce a pratiqué la démarche scientifique en laboratoire et les questions d'argent et de temps ont constitué son quotidien, qui est aussi le nôtre, celui de tout chercheur.

« Submergés » que nous sommes « par un flot d'hypothèses, qui se présentent à nous spontanément » (5.602), notre problème en matière de recherche scientifique est selon Peirce de limiter ce flot chaotique de suggestions, de trier parmi elles les hypothèses les plus respectables et d'organiser une stratégie rationnelle, « un plan cohérent de procédure » qui comportera un classement des hypothèses définissant l'ordre dans lequel elles doivent être testées de manière à éliminer au plus vite les hypothèses fausses. Il reste alors à trouver les critères selon lesquels on décidera que telle hypothèse est à tester en premier, telle autre en second, etc., et à quel principe suprême ces critères doivent obéir. Aux yeux de Peirce, ce principe organisateur de toute la recherche, celui qui seul peut définir une stratégie optimale, doit être le principe de « l'économie de la recherche », auquel il s'efforce de donner un contenu rigoureux et même mathématisé. (Chauviré, 2005, p. 393)

Ce principe, Peirce l'a trouvé chez Mach avec son principe d'économie de pensée (Sigmund, 2021, p. 31 ; Dumez, 2023a, p. 37), même si Peirce se démarque du savant autrichien. Comme le note Rescher, le raisonnement concerne le test d'hypothèses, mais aussi le choix des méthodes employées pour recueillir le matériau.

[...] Peirce is concerned with the economic aspects of the process of evidence-gathering and the methodology of hypothesis-testing itself—and thus not merely with the decision-theoretic issue of the expected-utility-of-acceptance relative to the evidence-in-hand. (Rescher, 1976, p. 96)

Le principe d'économie se décline alors en une série de règles :

1. « Il nous faut commencer par [l'hypothèse] la plus rémunératrice et poursuivre jusqu'à ce qu'elle ne devienne pas plus rémunératrice que le commencement d'une autre ; les poursuivre toutes deux jusqu'à ce que chacune ne soit pas plus rémunératrice qu'une troisième et ainsi de suite » (1.123).
2. « Si deux sortes de connaissance, ou davantage, sont dans une relation telle que l'on peut remplacer l'autre (la possession de celle-ci rendant celle-là moins profitable), cela diminuera l'investigation de chacune tout en augmentant l'investigation du tout » (1.124).
3. « Si deux sortes d'information, ou davantage, ne servent que si elles se complètent mutuellement, c'est-à-dire si elles sont combinées, cela augmentera les investigations jusqu'à ce qu'il y ait peu de profit (ou un profit nul) à tirer de la recherche la moins profitable » (1.125). (cité in Chauviré, 2005, p. 393)

De ces remarques, on peut tirer (au moins) trois maximes concrètes pour ce qu'il est convenu d'appeler le *design* de recherche.

1. Toute démarche de recherche (le choix d'une méthode, d'un terrain, etc.) doit être pensée par référence aux alternatives possibles ; la règle est alors de commencer par la plus simple ;
2. Toute démarche de recherche doit être mise en référence avec la loi des rendements décroissants (à un moment, elle devient moins « rémunératrice », elle « paie » moins en termes de résultats scientifiques, qu'une démarche alternative) ;
3. Toute démarche de recherche doit donc être évaluée par rapport aux démarches alternatives et en référence à la loi des rendements décroissants, et ce en dynamique (choisir une démarche scientifique n'est jamais un choix définitif, opéré une fois pour toutes ; lorsqu'apparaît le phénomène des rendements décroissants, il ne faut pas hésiter à envisager de basculer sur une démarche alternative).

Prenons un exemple. Une thèse est menée, en Cifre ou non, sur une entreprise. Le doctorant ne dispose pas, alors qu'il commence sa recherche, d'une base de données constituée. Il lui faut la construire, ce qui se fera dans les deux premières années de la thèse. Le choix lui est offert d'assister à des réunions, de faire de l'observation dans les bureaux ou les usines, de mener des entretiens ou du *shadowing* (Czarniawska, 2007). Quelle est la combinaison optimale entre ces différentes méthodes, compte tenu du fait que le temps est compté ? Imaginons que, raisonnablement, le doctorant choisisse de mener d'abord des entretiens. Combien doit-il en faire ? Des théories ont parfois été bâties sur un entretien, ou la transcription d'un simple échange entre deux acteurs, mais on n'imagine pas vraiment construire un apport scientifique en gestion ou en sociologie de l'entreprise sur un seul entretien ; dix entretiens semblent peu pour analyser une situation d'entreprise ; mais alors, faut-il en faire trente, cinquante, cent ? On sait qu'un phénomène de saturation indique au chercheur qu'il y a, au bout d'un certain nombre d'entretiens, rendement décroissant (Aldiabat & Le Navenec, 2018). Le

trente-et-unième entretien apprend des choses nouvelles au chercheur, certes, il n'est jamais complètement dénué d'intérêt scientifique, mais son apport est bien moindre que celui des dix ou vingt premiers entretiens. Faut-il néanmoins continuer, parce que



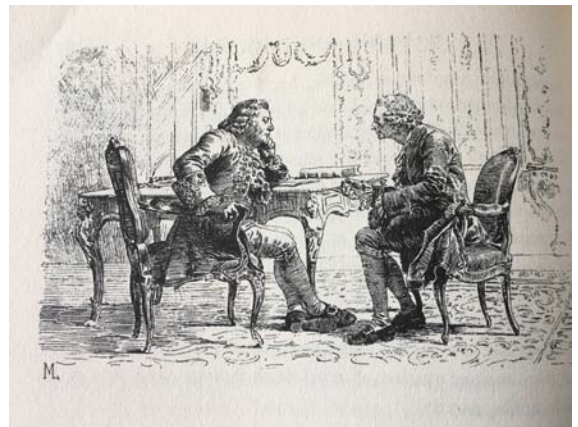
le trente-deuxième sera peut-être décisif, apportant un point de vue sur l'entreprise qui n'avait jamais été évoqué lors des trente-et-un précédents ? Le chercheur est ici confronté au principe de Carnap d'exigence de preuve totale (*requirement of total evidence*), c'est-à-dire la nécessité de disposer de la totalité du matériau empirique requis pour la preuve. Carnap l'énonce ainsi :

In the application of inductive logic to a given knowledge situation, the total evidence available must be taken as basis for determining the degree of confirmation. (Carnap, 1962, p. 211)

Le principe est bien évidemment impossible à réaliser en pratique. La question ne porte donc pas sur la totalité des données *a priori* nécessaires, mais sur un optimum :

[...] the maximal volume of relevance-endowed evidence that one can obtain relative to the available resources (or better, relative to the resources it makes sense to make available considering the intrinsic importance of the issue [...]). (Rescher, 1976, p. 76)

Concrètement, donc, jusqu'où faut-il multiplier les entretiens ? S'ils n'apportent plus grand-chose d'original, n'est-il pas temps d'envisager une approche alternative ? Faire une petite série d'entretiens avec des acteurs externes à l'entreprise qui ont sur elle une vision décalée (un analyste financier, un journaliste, un banquier, un client, un fournisseur, un consultant) ? Ou envisager d'entamer un cas-témoin, celui d'une entreprise concurrente (difficile, en raison de la confidentialité nécessaire, mais sans doute très intéressant sur le plan de la production de connaissance) ? Si cela ne se révèle pas possible, étudier une entreprise de taille similaire sur un autre marché ? Il n'y a pas de réponse claire et rigoureusement fondée à ces questions. Mais le chercheur doit en permanence être attentif aux rendements décroissants de l'approche qu'il a choisie, avoir, en permanence toujours, une réflexion d'arrière-plan sur les démarches alternatives possibles, et avoir le souci de la dynamique même de sa recherche, en menant une estimation des coûts en temps et en énergie de chaque alternative envisagée.



Dans *Logic of History*, Peirce déclare qu'une bonne économie de la recherche doit tenir compte de trois facteurs dans la sélection des hypothèses à tester : 1. le coût de l'expérience ; 2. la valeur intrinsèque de l'hypothèse proposée ; 3. son effet sur d'autres projets, et doit les équilibrer au mieux. Le coût est un élément objectif, facile à évaluer : « Si une hypothèse peut être testée expérimentalement à très peu de frais, on peut considérer cela comme une recommandation pour lui donner la préséance dans la procédure inductive » (7.220). En revanche, la valeur qu'a pour nous une hypothèse donnée dépend dans une certaine mesure de facteurs subjectifs – telle la vraisemblance – qui font que nous nous attendons à ce que cette hypothèse soit vraie. (Chauviré, 2005, p. 398)

Un principe guide la réflexion, selon Peirce « une saine maxime de procédure scientifique » (5.60) et c'est le rasoir d'Occam (Dumez, 2023b) : « Avant d'essayer une hypothèse compliquée, assurez-vous qu'aucune simplification de cette hypothèse n'expliquera les faits aussi bien » (5.60). Encore une fois, on est ici dans la phase ultérieure, le test des hypothèses ou des cadres théoriques, mais on peut penser qu'il en est de même en amont au moment du choix de la ou des méthode(s) : avant de choisir une méthode compliquée et coûteuse, il convient de s'assurer qu'une méthode plus simple n'est pas susceptible de produire les mêmes résultats scientifiques.

Conclusion

Beaucoup de choses ont été écrites sur le design de recherche. Un point fondamental réside dans la dimension économique des choix à opérer, ce qu'a bien vu Peirce. Trois maximes sont à garder à l'esprit, que l'on ne peut que répéter en conclusion :

1. Toute démarche de recherche (le choix d'une méthode, d'un terrain, l'adoption d'un cadre théorique) doit être pensée par référence aux alternatives possibles ; choisir la plus simple ;
2. Toute démarche de recherche doit être mise en référence avec la loi des rendements décroissants (à un moment, elle devient moins « rémunératrice », elle « paie » moins en termes de résultats scientifiques qu'une démarche alternative) ;
3. Toute démarche de recherche doit donc être évaluée par rapport aux démarches alternatives et en référence à la loi des rendements décroissants, et ce en dynamique (choisir une démarche scientifique n'est jamais un choix définitif, opéré une fois pour toutes ; lorsqu'apparaît le phénomène des rendements décroissants, il ne faut pas hésiter à envisager de basculer sur une démarche alternative) ■

Références

- Aldiabat Khaldoun M. & Le Navenec Carole-Lynne (2018) "Data Saturation: The Mysterious Step in Grounded Theory Methodology", *The Qualitative Report*, vol. 23, n° 1, pp. 245-261.
- Carnap Rudolf (1962/1950) *Logical Foundations of Probability*, Chicago, University of Chicago Press.
- Chauviré Christiane (2005) "L'économie de la recherche chez Charles Sanders Peirce", *Revue de Métaphysique et de Morale*, 2005/3 (n° 47), pp. 391-402.
- Czarniawska Barbara (2007) *Shadowing and other Techniques for Doing Fieldwork*, Copenhagen, Copenhagen Business School Press.
- Dumez Hervé (2023a) "Le Cercle de Vienne et l'effondrement d'un monde. À propos de *Pensée exacte au bord du précipice* de Karl Sigmund", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 19, n° 3, pp. 37-49.
- Dumez Hervé (2023b) "Le rasoir d'Ockham", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 19, n° 3, pp. 57-58.
- Peirce Charles Sanders (1931-1965) *Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, edited by C. Hartshorne and p. Weiss, Cambridge (MA), The Belknap Press of Harvard University Press.
- Rescher Nicholas (1976) "Peirce and the Economy of Research", *Philosophy of Science*, vol. 43, n° 1, pp. 71-98.
- Sigmund Karl (2021) *Pensée exacte au bord du précipice. Une histoire du cercle de Vienne*, Genève, Markus Haller.

Pragmatisme et sciences de gestion À propos de *Essais d'empirisme radical* de William James

Aurore Fierobe
i3-CRG, École polytechnique, CNRS, IP Paris / Gustave Roussy

*Les mots suivis d'une étoile * renvoient à des expressions utilisées de manière récurrente par James dans le texte.*

Introduction

Les *Essais d'empirisme radical* rassemblent douze écrits du penseur pragmatiste William James. Publiés en 1912, à titre posthume et sous forme de recueil, ils paraissent d'abord séparément entre juillet 1904 et février 1905. Le rythme est vif, tout comme les polémiques qui émaillent les textes. En moins d'un an, James ébauche sa vision philosophique du monde. Les *Essais* s'articulent en douze parties, enrichies d'une correspondance avec le philosophe « intellectualiste » John E. Russell :

- Essai 1. La conscience existe-t-elle ?
- Essai 2. Un monde d'expérience pure
- Essai 3. La chose et ses relations
- Essai 4. Comment deux esprits peuvent connaître une même chose
- Essai 5. La place des faits affectifs dans un monde d'expérience pure
- Essai 6. L'expérience de l'activité
- Essai 7. L'essence de l'humanisme
- Essai 8. La notion de conscience
- Essai 9. L'empirisme radical est-il solipsiste ?
- Essai 10. La réfutation de l'empirisme radical par M. Pitkin
- Essai 11. Humanisme et vérité, encore une fois
- Essai 12. Absolutisme et empirisme
- Appendice : controverse sur la vérité (correspondance avec John E. Russell)

Les essais 2, 3, 6, 7 et 8 définissent l'empirisme radical de James, tandis que les autres répondent surtout aux critiques de ses pairs. Le lecteur peut y voir la vivacité des querelles essayées par James en son temps. Il peut aussi constater le statut émergent du pragmatisme à cette époque. « *L'empirisme radical et le pragmatisme ont à souffrir de tant de contresens qu'il est de mon devoir de ne pas laisser celui-ci s'amplifier sans le corriger,* » souligne James à la page 177. De plus, John Dewey, grande figure du pragmatisme, est un contemporain de James à qui James se réfère dans les essais 2, 6, 7 et 11.

Le style polémique de James est une arme intellectuelle. Présenter une thèse adverse – « rationaliste », « intellectualiste » – lui permet non seulement de la réfuter sur le mode du discours indirect, mais de reformuler le conflit pour l'utiliser à son avantage. Il s'approprie les querelles pour mieux contredire ses détracteurs. Parfois, cette rhétorique alourdit l'écriture d'ensemble des *Essais*. Peirce ironise à ce propos : l'Essai 8, La notion de conscience, serait « *le texte le plus clair que James, contraint par la rigueur cartésienne de la syntaxe française, aurait jamais écrit* » (préface de Guillaume Garreta et Mathias Girel, *op. cit.*, p. 25). Toutefois, James fait preuve d'habileté dans le choix de ses combats théoriques, avec un usage remarquable de la critique pour positionner et défendre son jeune empirisme radical. Le philosophe admet marcher sur une ligne de crête théorique ; cela ne l'empêche pas de distribuer des piques, comme ce commentaire au sujet de John S. Haldane :

Comme lecteur fortement prévenu en faveur de l'irrationalisme, j'ai étudié son article avec la plus vive admiration envers sa trempe et ses laborieux efforts pour être clair. (*op. cit.*, p. 193)

Nous analyserons le recueil des *Essais* au fil de trois questions structurantes. Qu'est-ce que l'empirisme radical ? Quelles sont les principales objections adressées à l'empirisme radical ? Comment James et l'empirisme radical se situent-ils par rapport au pragmatisme ? Nous concluons sur les pistes ouvertes pour les sciences de gestion.

Qu'est-ce que l'empirisme radical ?

L'empirisme radical de James est né en réaction au cartésianisme de ses contemporains et à la séparation arbitraire entre matière et pensée. En 1904, à l'époque où il rédige ses essais, James se dit profondément insatisfait « *des solutions d'école* » (*op. cit.*, p. 57) de son époque, qu'il juge « *trop abstraites ou trop académiques* » (*op. cit.*, p. 57). Ce constat, qui n'est pas sans rappeler certaines critiques contemporaines, le mène à construire son propre



« archipel » théorique (Lapoujade, 2007), distinct du grand Tout unifié des philosophes absolutistes. James qualifie à plusieurs reprises son empirisme radical de philosophie « en mosaïque ». Si la formule souligne un côté pluraliste, l'empirisme radical est davantage qu'un pluralisme, et surtout pas un relativisme. James reconnaît de façon provocatrice l'absence de vérité en soi. Pourtant, contrairement à ce que soutiennent nombre de ses détracteurs, sa conclusion n'est pas : tous les choix se valent. L'empirisme radical promeut les idées nouvelles, sans les étouffer sous les dogmes.

Son but ultime est d'aider les êtres humains à vivre mieux. Nous reviendrons sur ce point dans les controverses liées à l'empirisme radical, défendu par James en tant qu'auteur pragmatiste.

L'empirisme radical gravite autour de ce que James appelle l'expérience, ainsi définie :

L'expérience pure est le nom que j'ai donné au flux immédiat de la vie, lequel fournit la matière première de notre réflexion ultérieure. (*op. cit.*, p. 90)

Ce flux n'est ni visible ni tangible. Chacun en fait l'expérience simplement en vivant. À l'origine, James qualifie d'expérience « pure » uniquement celle du nouveau-né, ou du comateux, incapables de réflexion. Puis il étend la notion à tous les individus. Au risque de dérouter ses primo-lecteurs, James ne distingue pas l'expérience pure des expériences, qu'elles soient individuelles ou à plus grande échelle. L'expérience pure est un matériau à travers lequel – plutôt que dont, bien que les deux traductions apparaissent – les expériences particulières sont faites. Bien que, par facilité, James mentionne un matériau (*stuff**) appelé expérience pure, il n'existe pas de matériau au sens propre qui compose l'ensemble de l'expérience, ou des expériences.

Il y a autant de sortes de matériaux qu'il y a de « natures » dans les choses dont nous faisons l'expérience. (*op. cit.*, p. 49)

L'expérience pure n'est donc pas un absolu. Il s'agit d'un matériau que traversent les choses expérimentées (*experienced**). Or, si ces expériences se contentaient d'être, dans le flux continu de l'expérience pure, le monde se résumerait au chaos. C'est pourquoi James avance que quelque chose fait aller* d'une expérience à une autre dans le flux de l'expérience pure : les relations conjonctives, qui lient chaque expérience à une pluralité d'autres.

L'empirisme radical, tel que je le conçois, rend pleinement justice aux relations conjonctives, sans pourtant les traiter comme le rationalisme. (*op. cit.*, p. 59)

Ces relations conjonctives n'ont pas vocation à séparer les expériences. James insiste sur ce point : il y a des ruptures ressenties dans les expériences, par exemple un divorce, mais la plupart sont liées de façon continue. L'empirisme radical repose ainsi sur la continuité de l'expérience, à l'inverse des philosophies cartésiennes qualifiées de « dualistes ». James ne tient d'ailleurs pas l'intelligence humaine pour la faculté à établir des distinctions.

L'empirisme radical, au contraire, traite équitablement l'unité et la séparation. Il ne trouve aucune raison de tenir pour illusoire l'une ou l'autre. Il alloue à chacune son domaine propre de description, et accorde qu'il paraît y avoir des forces réelles à l'œuvre qui tendent, au fil du temps, à accroître l'unité. (*op. cit.*, p. 61)

L'expérience est donc fonctionnelle : cette fonction est de mener à une autre, ou à d'autres expériences, faisant grossir le flux de l'expérience pure.

Dans l'expérience, la distinction objet/sujet n'existe pas. James préfère les termes d'agent connaissant et d'agent connu, sans leur conférer de différence de nature fondamentale. Ainsi, l'empirisme radical nie que la conscience ait une essence particulière, c'est-à-dire transcendante, qui l'élèverait au-dessus des autres objets.

Je crois que la conscience, telle qu'on se la représente communément, soit comme entité, soit comme activité pure, mais en tout cas comme fluide, inétendue, diaphane, vide de tout contenu propre, mais se connaissant directement elle-même, spirituelle enfin, je crois, dis-je, que cette conscience est une pure chimère, et que la somme de réalités concrètes que le mot conscience devrait couvrir mérite une tout autre description. (*op. cit.*, p. 167)

Notons que James ne nie pas la fonction réflexive : au contraire, il soutient qu'elle est constituée du même matériau – même *stuff* – que les agents connus et que les agents connaissant, c'est-à-dire l'expérience. Du point de vue de l'empirisme radical, la conscience est une expérience. La conscience est même l'expérience, si l'on en revient à l'expérience pure. Cette idée, hors-contexte, est à la fois si simple et si absconse qu'elle fait entrevoir un risque : le recours aux citations d'auteurs pragmatistes isolées de leur contexte.

Pour James, la conscience existe, mais pas de façon transcendante. C'est une fonction dans l'expérience. Cela ne signifie pas que l'empirisme radical balaie le rôle de la pensée, des idées, ou qu'il refuse de les considérer en même temps que la pratique. Malgré son ironie, James admet l'utilité des pensées en tant qu'outil :

Non seulement les pensées fournissent des transitions incroyablement rapides ; mais, en raison du caractère « universel » qu'elles possèdent souvent, et de leur capacité à s'associer les unes avec les autres en de grands systèmes, elles devancent le lent enchaînement des choses elles-mêmes, et nous emportent vers nos points d'arrivée ultimes d'une façon qui est bien plus économique que de suivre les enchaînements et la perception sensible. (*op. cit.*, p. 71)

Pensées et choses partagent le même matériau, la même *stuff*. Elles sont de nature homogène. Ce sont leurs relations et leurs fonctions qui les opposent. Par exemple, les pensées d'un voyageur seront reliées à son voyage, c'est-à-dire à son expérience, comme une ancre. Elles le feront choisir une ville ou un pays étranger. Un crayon de couleur dans une école primaire fera aller ses utilisateurs vers un dessin, et leur sera relié. Les deux expériences, le voyage et le dessin, sont à la fois semblables et distinctes. Il va de soi qu'un voyage n'est pas un dessin. Mais dessiner et voyager sont deux expériences, ni plus ni moins, formées du même tissu pratique. Le voyage fait aller quelque part, dans un endroit donné. Le dessin fait aussi aller quelque part, mais sur la feuille, ou vers une interaction avec les autres enfants, ou vers une carrière de dessinateur. C'est par leur fonction et leurs relations que les deux expériences diffèrent. Ainsi,

La particularité qu'ont nos expériences de ne pas seulement être mais d'être connues – particularité qu'on prétend expliquer en les qualifiant de « conscientes » – s'explique mieux par leurs relations les unes aux autres qui sont elles-mêmes des expériences. (*op. cit.*, p. 48)

L'acte de connaître cesse d'être un dialogue entre une conscience transcendante et des objets. Il s'agit d'un type de relation conjonctive entre des morceaux d'expérience. Pour autant, la connaissance ne se situe pas spécialement dans la rupture entre les expériences. James admet que certains moments d'une vie marquent des ruptures, qu'elles soient sociales, affectives, physiques, etc. – quelle que soit leur nature. Cependant, l'expérience en tant que flux de la vie ne s'arrête jamais. En pratique, les relations conjonctives engendrent une non-rupture, une transition continue faisant aller d'une expérience à la suivante :

Nulle part il n'y a d'à-coup ; mais chaque moment ultérieur en continue et corrobore un précédent. C'est en cette continuation et cette corroboration, prises en un sens non transcendantal mais comme dénotant des transitions senties de façon précise que réside tout ce que peut contenir ou signifier la connaissance d'un percept par une idée. Partout où l'on ressent de telles transitions, la première expérience connaît la dernière. Partout où on ne les ressent pas, pas même comme possibles, il ne saurait être question de connaître. (*op. cit.*, p. 66)

Une implication méthodologique en découle, peut-être la plus importante pour notre analyse :

Pour être radical, un empirisme ne doit admettre dans ses constructions aucun élément dont on ne fait pas directement l'expérience, et n'en exclure aucun élément dont on fait directement l'expérience. (*op. cit.*, p. 58)

La spécificité de l'empirisme radical se révèle ici. Être un empiriste radical, ce n'est pas rejeter les idées en bloc ; c'est privilégier la pratique, c'est-à-dire tout ce dont nous faisons directement l'expérience, pour connaître. Il est possible d'élaborer

des hypothèses en pensée. C'est ce que James appelle un percept : une perception virtuelle, dont je fais l'expérience interne. La connaissance réelle de ce percept n'advient qu'une fois que j'ai vérifié ce dernier dans la réalité. James prend l'exemple du Memorial Hall situé près de sa bibliothèque de Cambridge :

Nous connaissons virtuellement le Hall bien avant que le pouvoir rétroactif de validation du percept n'atteste que nous le connaissions effectivement. [...] Mais dans son immense majorité notre connaissance ne va jamais au-delà de ce stade virtuel. Jamais elle ne se trouve achevée ou fixée. (*op. cit.*, p. 73)

Dans ce cas-ci, une relation conjonctive s'établit entre le percept et la réalité du Hall. Cette relation vérifie l'idée préconçue du Hall, qui devient connu. Pour James, ce fonctionnement de la connaissance peut s'appliquer à tous les autres percepts, quelle que soit leur complexité. Est vrai ce qui satisfait ou corrobore un percept. C'est en ce sens que James affirme, non sans provocation :

Des liaisons satisfaisantes d'une certaine sorte avec de tels points d'arrivée, c'est tout ce que le mot « vérité » signifie. (*op. cit.*, p. 157)

Dans l'empirisme radical, l'essence de la vérité est identique à celle de la conscience : inexistante. Il n'y a de vérité que dans la satisfaction d'un certain type de relation. Pour cette raison, les détracteurs de James ont souvent assimilé la vérité à l'efficacité, et érigé l'empirisme radical en mantra du capitalisme à l'américaine. James est devenu le penseur du *self-made-man* (Lapoujade, 2007). Mais ces dévoiements ne représentent en rien son ambition initiale, celle du mieux-vivre dans la société, formulée en ces termes :

Vivre mieux nos vies dans cette présence est la véritable raison pour laquelle nous souhaitons connaître les éléments des choses, si bien que, même nous, les psychologues, nous devons conclure sur cette note pragmatique. (*op. cit.*, p. 148)

Empirisme radical et pragmatisme

Le pragmatisme est « une philosophie de l'action qui met en lumière l'importance et le déroulé de celle-ci, l'expérience, au détriment de raisonnements cartésiens établis a priori ou hors contexte » (Minvielle, 2021). Le pragmatisme est focalisé sur l'action, ce qui peut se traduire de plusieurs manières. D'abord, par la méthodologie : le recours aux études de cas fait partie des orientations de recherche pragmatistes. En pratique, le pragmatisme s'applique aussi dans la prise de décision, par exemple dans un contexte de gestion de crise (Ansell & Bartenberger, 2019). Le choix pragmatiste est celui qui aura les meilleures conséquences pratiques. Ansell et Bartenberger soulignent ainsi le non-pragmatisme du gouvernement américain en 2008, lorsqu'il laisse s'effondrer Lehman Brothers, 4^e banque de Wall Street, « pour l'exemple », menaçant l'équilibre bancaire mondial.

En développant son empirisme radical, James se réclame d'« une conception radicalement pragmatiste de la connaissance » (*op. cit.*, p. 187). Son empirisme radical naît donc comme un outil philosophique au service du pragmatisme, ou de l'humanisme* – le terme apparaît parfois en tant que synonyme. L'empirisme radical n'est pas exactement une philosophie de l'action, mais une philosophie pratique et de l'expérience. En psychologue et philosophe, James s'intéresse davantage au matériau du monde et à sa connaissance. Il n'en défend pas moins le faillibilisme et le non-dualisme dans la lignée du pragmatisme en général. Notons la nuance entre anti-dualisme et anti-dualité chez James : bien que « Ce vieux dualisme de matière et de pensée, cette hétérogénéité posée comme absolue



des deux essences » lui ait « *toujours présenté des difficultés* » (*op. cit.*, p. 161), James refuse de rejeter toutes les dualités au profit des unités, ou l'inverse. Il les considère simplement de façon équitable.

Du pragmatisme de James découlent plusieurs conséquences pour l'empirisme radical. D'abord, la connaissance des choses réside dans la pratique :

L'action causale n'habite pas un niveau plus sublime que les autres choses. Elle vit, au grand jour, dans la crasse du monde autant que dans l'absolu ou l'esprit invincible de l'homme. (*op. cit.*, p. 147)

Ensuite, l'empirisme radical est « *une philosophie sociale, une "philosophie du co" où ce sont les conjonctions qui font le travail* » (p. 151). James aspire ici au mieux-vivre, mais pas seulement. « Sociale » revêt ici le sens de la rencontre, par exemple entre soi et d'autres, dans l'espace précis de l'expérience. James désigne cet espace par le *motto* « ça » : lorsqu'un individu touche un autre individu du doigt, il altère son environnement, et la zone de partage se situe précisément dans ce « ça », qui correspond à l'expérience partagée du doigt qui touche. Ainsi, on comprend mieux que la « vérité » selon James réside seulement dans les relations menant à ses conséquences pratiques.

James énonce encore une condition nécessaire au pragmatisme :

La condition essentielle [...] est de devenir soi-même inductiviste, d'abandonner les définitions rigoureuses, et de suivre « globalement » les lignes de moindre résistance. En d'autres termes, dirait probablement M. Joseph, de réduire votre intellect à une espèce de bouillie. [...] Car l'humanisme – puisqu'il pense que le plus « vrai » est le plus « satisfaisant » (selon le terme de Dewey) – doit renoncer sincèrement aux argumentations rectilignes et aux antiques idéaux de rigueur et d'irrévocabilité. (*op. cit.*, p. 180)

Par cette attaque, James ne vise pas la théorie, ni les idées en général, mais les dogmes. Pour être pragmatiste, l'empirisme radical doit permettre aux idées d'éclore sans se faire écraser dans l'œuf. L'empirisme radical est une philosophie des idées nouvelles.

Une controverse : Russell et James, ou le pragmatisme versus l'intellectualisme

Dans sa correspondance avec Russell, James positionne son pragmatisme par rapport aux tenants de la vérité comme essence. Nous nous appuyerons sur l'exemple de la découverte de la planète Neptune par Le Verrier – utilisé par les correspondants – pour synthétiser ce débat.

James somme d'abord Russell de définir la vérité, qui lui semble une pure abstraction :

Étant un pragmatiste, je vous mets au défi de trouver une quelconque signification pratique au mot « vérité » qui diffère du fait de nous guider et de nous faire aller là. (*op. cit.*, p. 205)

La réponse de Russell s'appuie sur l'exemple de la découverte de Neptune. Dans ce cas particulier de l'astronomie, le calcul précède l'observation. Le scientifique Le Verrier remarque des anomalies dans le mouvement d'Uranus, que seul un corps planétaire inconnu semblerait pouvoir expliquer. En 1846, il observe et découvre ainsi Neptune. Pour Russell, cet épisode mêle deux questions philosophiques différentes :

La première est la distinction entre le fait qu'une idée est vraie et la preuve que cette idée est vraie. La seconde distinction est celle qui a cours entre une idée vraie et sa fonction instrumentale consistant à mener et guider le comportement vers des aspects désirables de l'expérience. (Russell, *in op. cit.*, p. 205)

James continue d'arguer l'absence de vérité en soi. La distinction fondamentale opérée par Russell semble alors invalide, de même que l'idée d'une transcendance. *Les Essais* se terminent sur ce désaccord apparemment irréductible, laissant pour chacun des questions en suspens.

Conclusion : empirisme radical et pragmatisme en sciences de gestion

L'empirisme radical est une philosophie relevant du pragmatisme. Le lecteur des *Essais* entre aussitôt dans le champ de la philosophie. La lecture est passionnante, surtout si l'on sait s'amuser des querelles de clocher, mais le fait d'établir un lien pratique entre empirisme radical et sciences de gestion pose quelques difficultés. James défend son ouvrage uniquement sur le plan philosophique. C'est à nous d'imaginer, en sciences de gestion, son usage. Certains auteurs, comme Philippe Lorino (2018), ont réalisé un spectaculaire travail de synthèse des idées pragmatistes, dont celles de James. Nous pouvons aller plus loin et appliquer la question récurrente de James à n'importe quelle recherche : en quoi appliquer l'empirisme radical changerait-il une recherche en sciences de gestion ?

Un élément de réponse pourrait résider dans l'approche de la connaissance propre à James :

Pour être radical, un empirisme ne doit admettre dans ses constructions aucun élément dont on ne fait pas directement l'expérience, et n'en exclure aucun élément dont on fait directement l'expérience. (*op. cit.*, p. 58)

En termes de méthode, l'implication est claire, notamment dans le cadre d'une recherche qualitative : il n'y a pas de « déchet » dans les données. L'analyse exhaustive du matériau, par exemple d'entretiens retranscrits, à travers un codage ou une attention flottante (Ayache & Dumez, 2011), garantit la fidélité à l'expérience, et relève du garde-fou.

L'empirisme radical de James semble également pousser à privilégier une recherche « intégrée » aux organisations : méthode qualitative, recherche-action ou recherche-intervention, contrats doctoraux CIFRE en entreprise... Tout ce qui peut faire aller les chercheurs vers l'expérience pratique. L'étude de cas est aussi un format de recherche à privilégier car il montre l'expérience. Le travail du chercheur consiste alors à déterminer, et d'une certaine manière, à « choisir » les relations qui délimitent et expliquent son objet d'étude. Le pragmatisme prend de l'importance en sciences de gestion. Lire des auteurs de philosophie, comme James, permet d'éviter les citations hors-contexte, d'autant plus dangereuses qu'elles peuvent servir à justifier un capitalisme sauvage. Les usages du pragmatisme, peut-être grâce à l'empirisme radical, restent à inventer ■

Références

- Ansell Christopher K. & Bartenberger Martin (2019) *Pragmatism and Political Crisis Management: Principle and Practical Rationality During the Financial Crisis*, Cheltenham, Edward Elgar Publishing.
- Ayache Magali & Dumez Hervé (2011) "Le codage dans la recherche qualitative : une nouvelle perspective ?" *Le Libellio d'Aegis*, vol. 7, n° 2 (été), pp. 33-46.
- Dumez Hervé (2023) "Le monde en train de se faire, et à faire. À propos de William James. Empirisme et pragmatisme de David Lapoujade", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 19, n° 1, pp. 53-58.
- James William (2007/1912) *Essais d'empirisme radical*, Collection Champs, Paris, Éditions Flammarion.

Lapoujade David (2007) *William James, empirisme et pragmatisme*, Paris, Éditions Empêcheurs de penser en rond.

Lorino Philippe (2018) *Pragmatism and Organization Studies*, Oxford University Press.

Minvielle Etienne (2021) "Pragmatisme et gestion de crise À propos de *Pragmatism and Political Crisis Management*", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 17, n° 3, pp. 69-75.



Compétences, aptitudes et talents : Gauss et Pareto au travail

Pierre-Michel Menger
Collège de France

LE 11 DÉCEMBRE
2023, PIERRE-
MICHEL MENGER
EST INTERVENU
DANS LE SÉMINAIRE
D'13-CRG POUR
PRÉSENTER SES
RECHERCHES
AUTOUR DE LA
NOTION DE TALENT.

Le talent est une notion actuellement très répandue dans le monde du travail, et généralement considérée comme un facteur déterminant de la productivité individuelle. Néanmoins, on ne sait pas bien comment définir cette notion. L'analyse développée dans cet exposé prend appui sur des domaines dans lesquels cette notion est utilisée depuis longtemps (arts, sciences, sports), et examine sa transposition au monde de l'entreprise.

Lorsque les facteurs de production d'une performance individuelle dans ces domaines sont considérés un à un, ils suivent une distribution gaussienne. Mais la performance imputée au talent suit, elle, une répartition parétienne, du fait de l'interaction de multiples facteurs.

Que provoque la transposition de la sémantique du talent à l'entreprise ? Dans les arts et les sports, le talent est un opérateur d'individualisation, alors que l'entreprise est un monde collectif : que se passe-t-il lorsqu'un opérateur d'individualisation est mis en œuvre dans un monde « incorporé » (une entreprise) ? La synergie des comportements de travail en collectif est-elle gommée ?

Étymologiquement, le talent est un instrument de mesure permettant d'évaluer le poids d'un métal. Sa transposition métaphorique aux individus figure dans l'*Évangile selon Matthieu*. Dans la « parabole des talents », un maître confie à plusieurs de ses serviteurs un nombre de talents différents. Les deux premiers le font fructifier et sont félicités par le maître (« à ceux qui ont déjà, je donnerai encore plus ») mais le troisième, qui a enterré son talent, est chassé par le maître. Cette parabole peut être interprétée comme une apologie de la prise de risques et comme un encouragement à l'initiative. Reste la question de son origine chez l'individu ? Grâce divine suscitant l'aptitude à certaines choses ou exercice de la volonté ? Qualités innées ou acquises ? Vaste question qui a suscité des siècles d'exégèse.

Au XVIII^e siècle, le recours au vocabulaire du talent est émancipateur et célébrateur de l'individu créateur. Il permet de définir et de célébrer les réussites et les carrières contre les privilèges de naissance de la société d'ancien régime. C'est également à cette époque que naissent les grandes écoles comme Polytechnique, créées pour former des officiers supérieurs qui ne se recrutent plus uniquement dans les rangs de l'aristocratie. La notion de talent figurera à l'article 6 de la *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen* (1789).

La notion de talent commence à envahir le monde du management et des entreprises à la fin des années 1990, après la publication d'un rapport de McKinsey intitulé

« *The War for Talent* ». Les entreprises y sont incitées à se soucier beaucoup plus efficacement de leurs personnels les plus qualifiés, pour conjurer le risque de les voir débauchés par des entreprises concurrentes. Grâce aux caisses de résonance que sont les entreprises de conseil, le terme se répand, et s'agrège à d'autres idées comme le potentiel, la compétence, la connaissance, le *mindset*, les *soft skills*, l'habileté. Simultanément, le succès de ce vocabulaire a servi à justifier des écarts de rémunération sans précédent. Il a également incité les salariés très qualifiés à se préoccuper de leur réputation individuelle : sur une plateforme comme LinkedIn, on travaille en permanence à actualiser son portefeuille de compétences. La diffusion de ce vocabulaire a également favorisé la migration et la circulation des actifs qualifiés sur le marché mondial du travail (par exemple dans l'enseignement supérieur, dans la finance ou la *high tech*). Il est remarquable que dans beaucoup de pays, par exemple au Canada ou en France, l'octroi de visas de travail est accéléré pour les individus qui sont catégorisés comme des « talents ». Monnaie de circulation internationale, le mot de talent est le même dans dix-huit langues, et sous des formes légèrement différentes dans une dizaine d'autres. Même la Chine a nommé (en anglais) sa politique de *reverse brain drain* « programme des 1 000 » puis « 10 000 talents », afin de faire revenir les ingénieurs et scientifiques dont elle avait sous-traité la formation supérieure aux USA pendant deux décennies.

La notice Wikipédia consacrée à l'ouvrage *War for Talent* (1998) rappelle que le terme y est mal défini, avec cet argument selon lequel l'on ne sait reconnaître le talent que « quand on le voit ». Dans la littérature managériale, le talent est considéré comme une « combinaison » de compétences multiples et variées, sans qu'aucun appui empirique soutienne cette caractérisation. Plusieurs versions du talent se sont frayées un chemin dans l'outillage managérial : hiérarchique et exclusive (des individus font la différence dans l'ensemble du personnel) ; holistique (les individus sont tous caractérisés par une combinaison de qualités qu'ils mettent plus ou moins en œuvre) ; inclusive (le talent désigne l'ensemble du personnel d'une entreprise). Second axe de différenciation des usages : il existe des secteurs qui recourt massivement à la notion, pour caractériser la concurrence par le débauchage, comme dans le cas du trafic de talents dans la Silicon Valley, ou alors le terme est utilisé par toutes les entreprises qui manient une sémantique banalisée « recruter des talents », tout le monde détient un « talent potentiel », et la technologie des plateformes agit pour amplifier le succès de cette sémantique banalisée.

Talent et sport

Le sport a des caractéristiques originales. La plupart des jeunes n'y voient qu'une activité de loisir, mais une très étroite minorité s'y engage, au fil de séquences sélectives, jusqu'à la professionnalisation. Baker *et al.* (2017) proposent de modéliser le processus de professionnalisation dans le sport comme un emboîtement de sélections opérant *via* la distribution gaussienne des participants, depuis les ligues de sport locales jusqu'aux centres de formation et clubs de très haut niveau. À chaque étape, on recherche les meilleurs, puis les meilleurs parmi les meilleurs. Pour que cette sélection en cascade fonctionne, le monde sportif a besoin d'un *pool* énorme de candidats et d'une stratégie de sélection assumée et acceptée.

Deux modèles du traitement du talent coexistent dans ce monde sportif. Un premier modèle cherche à identifier le plus tôt possible les individus talentueux (*gifted children*). On essaye donc de prédire très tôt les chances de succès afin de gagner en

efficacité, selon une équation déterministe d'identification du potentiel des individus et de concentrer les investissements sur ceux qu'on suppose plus doués. L'autre modèle est celui du *talent development*. Les jeunes pratiquants se transforment physiologiquement et psychologiquement, et acquièrent des compétences au fur et à mesure de la sélection. Les caractéristiques de départ ne peuvent donc pas être considérées comme fixées, et certaines qualités n'apparaissent que beaucoup plus tard. Des recherches en épigénétique confirment en outre l'importance de l'environnement dans le développement biologique de l'individu. Par ailleurs, l'hétérogénéité des *pools* de recrutement se réduit à mesure que la sélection opère. Des effets de pairs (*peer effect*) apparaissent : la compétition et la coopération entre eux les transforment. Ce deuxième modèle n'est plus déterministe, mais porte sur les interactions entre facteurs, et est plus incertain. L'étude de la valeur explicative respective de ces deux modèles est une des manières d'ouvrir la boîte noire du talent.

Talent et science

D'où viennent ceux des médaillés Fields français qui l'ont été depuis 1980, date à laquelle ils avaient été susceptibles d'avoir participé aux Olympiades de mathématiques ? Cinq sur neuf ont été en effet lauréats de ces Olympiades, une compétition mondiale annuelle et prestigieuse dotée d'une organisation rigoureuse de sélection et d'entraînement d'élèves talentueux à la fin du secondaire. Ensuite, 8 de ces 9 médaillés Fields ont intégré l'ENS puis le CNRS, un accélérateur de développement du talent puisqu'ils consacrent tout leur temps à la recherche, avant d'occuper éventuellement un poste universitaire.

Que dit la distinction recherche *vs* enseignement ? Si l'on se fonde sur les évaluations données par les étudiants à leurs enseignants, la distribution de la qualité des enseignants a un profil gaussien : une majorité de bons enseignants, une petite minorité de très bons et une autre d'incompétents ou d'indifférents à leur tâche. La performance dans l'activité de recherche, elle, suit un profil typiquement parétien : 20 % des chercheurs publient 80 % des papiers et obtiennent plus de 80 % des citations de leurs papiers. Cette différence révèle la nature de deux activités : dans l'une, la performance normale est certaine, dans l'autre, la probabilité de réussir et d'émerger est intrinsèquement incertaine. De plus, il n'y a pas de corrélation entre la valeur du travail d'enseignement d'un universitaire et la valeur de sa recherche. Pourtant, dans presque tous les pays, les deux activités sont couplées. Aux États-Unis par exemple, il n'est pas anormal que des prix Nobel enseignent aux *undergraduates* de leur université. Constamment questionné sur son efficacité, le couplage de ces deux activités semble pourtant jouer le rôle d'une assurance mettant en balance sécurité et prise de risque, et ce *a fortiori* quand on observe la productivité dans les deux tâches au long de la carrière.



Comment les deux activités sont-elles gérées ? La recherche est un contrat fondé sur l'*output* (délivrer des résultats publiés), l'enseignement se fonde d'abord sur l'*input* (donner tant d'heures de cours). Notons que cette question du contrat de performance se pose aussi en entreprise : mesure-t-on la contribution de l'individu par l'*input* ou l'*output* ?

Pourquoi la recherche est-elle si différente de l'enseignement ? La première est une activité non-routinière, aux résultats incertains. Sa fonction de production est multiplicative. Chacune des compétences nécessaires dans un travail de recherche a un profil normal, gaussien, de performance, mais comme les facteurs du travail sont multiples et interagissent entre eux, le profil de réussite est parétien, comme dans le sport.

En 1957, Shockley (découvreur nobélisé de l'effet transistor, mais aussi adepte, hélas de l'eugénisme) a écrit un papier original sur les qualités nécessaires pour réussir une bonne recherche : il faut un bon problème, une capacité à l'explorer, savoir s'arrêter, apprendre de la critique, savoir rédiger, etc. Chaque compétence suit une loi de distribution normale, mais l'ensemble non. Et une règle s'ajoute : « *The less routine the task, the greater the number of factors involved.* » Tout le monde veut un travail non-routinier, qui ait du sens, mais il faut savoir que cette demande d'expression de soi dans un tel travail a un prix, celui du risque de ne pas réussir et de voir d'autres réussir beaucoup mieux que soi.

Cela dit, l'organisation du travail de recherche évolue, avec la croissance irrésistible des collaborations dans les projets scientifiques. Ces collaborations sont structurées par des appariements sélectifs. On est meilleur lorsque on travaille avec des bons. Il faut donc soigneusement choisir ses co-auteurs. On retrouve ici une loi qui fonctionne aussi dans le sport.

Le talent dans les entreprises

Lorsque l'on projette dans les organisations le recours à ce qu'est le talent, quatre modèles émergent : la sélection de travailleurs très qualifiés (exclusif), l'indexation de la sélection des individus performants sur la nature des emplois plus ou moins stratégiques (super-exclusif), l'intégration de l'ensemble de la main d'œuvre dans la gestion des talents (inclusion), la critique de l'entreprise comme monde de performance individualisatrice, de hiérarchie et de compétition et, par déduction, la promotion d'un environnement communautaire de travail sans compétition ni comparaison interindividuelles (super-inclusif). Quels sont les facteurs qui jouent pour expliquer l'adoption ou la séduction de l'un ou l'autre de ces modèles ?

Pour l'exclusion et la super-exclusion, un premier facteur est la polarisation des emplois entre activités routinières et non-routinières. Le non-routinier renvoie à la créativité (une notion elle aussi difficile à définir), avec des fonctionnements sous forme de projets. L'évolution des entreprises, avec sa pente partiellement post-coasienne, fait qu'on externalise certaines fonctions qui sont assurées par des talents extérieurs à l'entreprise. Il existe également des économies d'agglomération – les gens se concentrent dans des territoires où ils bénéficient d'interactions plus denses. Enfin, la rémunération du talent est multicouche – une base de salaire fixe assortie de toute une ingénierie de compléments individualisateurs et porteurs d'écarts potentiellement énormes, bonus et autres types de rémunération par actions.

S'agissant des modèles d'inclusion et de super-inclusion, un facteur d'adoption ou de séduction est la présence du nombre élevé d'actifs diplômés qui ont des revendications nouvelles à l'égard du travail et de son organisation (du sens, de l'équilibre avec la vie privée) et une tolérance moindre aux écarts de salaire au sein d'une collectivité de travail. Il est possible d'analyser l'adoption de chacun de ses modèles par enquête auprès des entreprises et par construction de typologies.

Conclusion

L'approche visait à ouvrir cette boîte noire des talents, en faisant apparaître progressivement les différents éléments d'analyse identifiés dans le domaine des sports, des sciences et des arts : sélection, identification et développement, distribution des performances selon le modèle de Pareto ou de Gauss, appariements sélectifs, interaction multiplicative des facteurs contribuant aux performances en raison d'un travail non routinier et de résultats incertains, de la créativité et de l'apport d'un sens au travail. Certains facteurs contribuent à une différenciation verticale de la main-d'œuvre, d'autres à une diversification plus horizontale.

La notion de talent est certes énigmatique, mais point n'est besoin d'une définition substantielle ou paramétrique : il faut identifier tous les mécanismes qui produisent les résultats attribués au talent. Ce faisant, il est possible de mieux comprendre pourquoi le talent peut avoir une valeur à la fois polarisante et inclusive, sous diverses conditions. Le mot-clé qui conduit du talent au travail pourrait être le « *Learning content of work* » – le travail est intéressant s'il est apprenant.

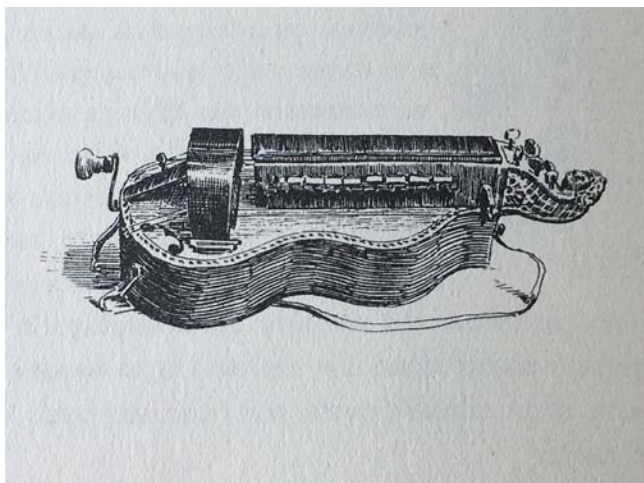
DÉBAT

Question : Est-ce que la catégorie « talent » tient la route quand on parle d'arts, de sciences ou de sports ? Certains de ces secteurs sont baignés de conventions (comme la recherche), d'autres sont objectifs (comme le sport). Dans certains domaines, la compétition est intrinsèque, alors qu'elle est artificielle dans d'autres. Seconde question : quand on détecte des talents chez les coiffeurs, ce n'est pas la même chose que dans le sport, on est dans une logique de consécration.

Réponse : Certains collègues sociologues expliquent que le talent est une pure construction sociale. Cela n'avance pas à grand-chose. Mais si l'on dit que le talent est l'alpha et l'oméga, on n'est pas plus avancé. J'explore les choses et je cherche à comprendre ce que recouvre ce vocabulaire. Dans certains domaines, la condition est la mesurabilité : elle peut être cardinale (le chronomètre) ou ordinale (le classement par rang). Ces mesures diffèrent et évoluent. La compétition en régime de différenciation et d'originalité peut vouloir dire beaucoup de choses. J'aime bien le questionnement de Karpik dans son *Économie des singularités* (2007), mais pour moi la singularité est aussi une boîte noire. La singularité est un concept philosophique qui mérite analyse, comme dans le livre de Jean-Claude Pariente, *Le langage et l'individuel*. L'important pour les sciences sociales comme pour la philosophie, c'est de savoir jusqu'où une réalité est composite et peut être décomposée par l'analyse. Enfin, s'agissant d'estimer comment l'évaluation fait ou non débat et consensus et met en valeur ou en crise l'expertise, je recommande la lecture de l'ouvrage de Gil Eyal, *The Crisis of Expertise*.

Question : Ce n'est pas simplement la question des mesures mais de l'acceptation des critères. Dans le sport, les critères de mesures sont très acceptés – dans la recherche, on se pose justement cette question de comment mesurer la qualité. Par ailleurs, la vision dynamique n'est pas intégrée dans le développement des talents. La qualité de la production varie au fur et à mesure. La question de la compétition intra-communautaire semble également importante.

Réponse : Il existe une ambivalence. On critique le recours aux données bibliométriques quand on cherche à estimer la valeur d'un candidat à un poste de recherche, par exemple, mais on ne peut pas s'empêcher de les regarder et de les prendre en compte.



J'ai cité le modèle du « *talent development* » qui est typiquement dynamique. Allons plus loin. Prenons l'argument de l'effort et de la persévérance. Il existe une véritable socialisation à l'effort. J'ai dirigé une très bonne thèse sur des jeunes de banlieue qui font carrière dans le football et qui, pour se développer et se professionnaliser, doivent atteindre très tôt une maturité non seulement physiologique mais aussi une maturité psychologique impressionnante, qui fait aussi partie des conditions d'avancée dans la cascade des épreuves de sélection. Élargissons le propre à l'horizon d'une vie. L'activité non-routinière est gratifiante mais aussi plus incertaine : est-elle sur toute une vie active ? Dans *Le corps de l'œuvre*, le psychanalyste Didier Anzieu montre que la vie des individus se découpe en plusieurs séquences d'une

vingtaine d'années chacune, que l'on traverse plus ou moins facilement. À 60 ans, dans une vie de création, si on demeure actif, on devient beaucoup plus libre, moins plombé par ses réussites passées (par le « *burden of one's own past* ») ! Bien sûr, la qualité de ce qu'on produit varie, mais le pire est d'être devenu prévisible : c'est pourquoi Romain Gary a écrit sous un pseudonyme (Emile Ajar) pour démontrer qu'il serait talentueux et pourrait obtenir un second Prix Goncourt (normalement c'est interdit) sous une nouvelle identité inconnue de tous. Et il a réussi.

Question : Quelle est l'influence de l'aspect politique et médiatique ? La valorisation de talents est un enjeu politique important pour les États. De même, les médias peuvent jouer un rôle dans l'éclosion des talents. Vous avez dit que vous n'êtes pas trop prescriptif/normatif, mais vous devez être sollicité par les entreprises. Comment réagissez-vous ?

Réponse : Je suis sollicité et je refuse beaucoup. Je suis gentiment utilisé par les consultants. Je livre mes analyses en chercheur, sans chercher à séduire ni à vendre un paradigme managérial. Sur la politique, la question centrale est celle de la compétition internationale. Il faut des ressources mais aussi une organisation juste et efficace des marchés du talent. Quant aux médias, ils alimentent et exploitent notre anthropologie de l'admiration, notre plaisir d'admirer et notre fascination pour l'inexplicable et l'inapprochable.

Question : Vous avez dit que le talent n'était pas construit, mais on peut quand même parler de dispositifs. D'autre part, comment émergent de nouvelles formes de talents dans le temps ? Quelle est la part du contrat social entre l'individu talentueux et la société ? Faut-il faire don de soi lorsque l'on est un individu talentueux ?

Réponse : La majorité de mes collègues sont constructivistes et déterministes et avancent que la société façonne les individus à la manière dont Helvétius pensait que chaque individu est une « cire vierge » que son environnement façonne. Ce raisonnement est trop simple et faux. Durkheim était déjà plus subtil dans son analyse des interactions du biologique et du social dans la construction de la personnalité individuelle. Les différences interindividuelles à l'origine de trajectoires éducatives puis professionnelles peuvent être petites, voire minimes, mais pas nulles. Mes recherches requièrent un modèle dynamique de développement et d'action qui écarte la fiction du zéro différence initiale et qui écarte tout autant la tautologie des réussites imputées à des talents immédiatement évidents. Ce qui m'intéresse, c'est le mécanisme des progressions et des épreuves requérant de multiples qualités qui sont sollicitées et développées mais dont personne ne peut décrire l'équation complète ou la bonne combinaison : si on connaissait la bonne combinaison, on saurait tout détecter tout de suite et on aurait une machinerie détermininiste de « *talent genetics* » ou de « *personnel analytics* ». Autre point essentiel : la société accorde plus ou moins d'importance au talent en fonction des domaines d'activité concernés : les chercheurs stars en IA, ce n'est pas comme les cueilleurs stars de truffes. Les uns ont un marché planétaire, les autres un marché local.

Quant au don de soi, c'est la part de motivation intrinsèque qui n'est pas gouvernée par l'espoir d'un gain dans les activités à réussite incertaine : dans celles-ci, par définition, tout ne peut pas se calculer.

Question : Pareto propose une théorie des élites, qui repose sur le talent dans chaque domaine, et il aborde également la question de la disparition des élites. Avez-vous étudié la question de l'autodestruction collective des talents? Y-a-t-il une désagrégation des talents ?

Réponse : Contre l'idée d'une transmission familiale pure et parfaite de talents qui produirait une caste d'élite, Galton, pourtant obsédé par l'hérédité de l'intelligence, avait avancé l'argument de la régression vers la moyenne d'une génération à l'autre. Autrement dit, la combinaison de qualités individuelles qui permettent la réussite talentueuse ne se transmet pas comme on transmettrait un capital génétique à ses enfants. La question de la reproduction sociale des élites et le procès de la méritocratie désignent autre chose : le poids des formations initiales, et des plus rentables d'entre elles, dans la compétition sociale orchestrée par la tyrannie des diplômes.

Un cas souvent étudié est celui de la transmission par un entrepreneur talentueux et innovateur de son entreprise à ses enfants : souvent, ceux-ci ne sont plus entrepreneurs et innovateurs au sens où l'était le fondateur, mais managers. La distinction est majeure.

Quant à ce que vous appelez désagrégation des talents, on pourrait évoquer les cas où la réussite dans un domaine ne vous garantit pas la réussite après une reconversion : une sportive fameuse ne sera pas forcément une journaliste star ou une ministre surdouée. Les carrières brèves dans le sport ou les arts exigent une stratégie anticipatrice, les carrières de recherche sont couplées à des activités d'enseignement : autant d'architectures dynamiques du *multitasking* ■

Notes prises par Camille Toussaint et Hervé Dumez, revues par Pierre-Michel Menger

Références

Anzieu Didier (1981) *Le corps de l'œuvre*, Paris, Gallimard.

- Baker Joseph, Cobley Stephen, Schorer Jörg & Wattie Nick [eds] (2017) *Routledge Handbook of Talent Identification and Development in Sport*, Abingdon, Taylor & Francis.
- Chambers Elizabeth G., Foulon Mark, Handfield-Jones, Helen, Hankin Steven M. & Michaels Edward G. III (1998) "The War For Talent", *The Mckinsey Quarterly*, n° 3, p. 44-57.
- Eyal Gil (2019) *The Crisis of Expertise*, Hoboken, John Wiley & Sons.
- Karpik Lucien (2007) *L'économie des singularités*, Paris, Gallimard.
- Menger Pierre-Michel (2018) *Le talent en débat*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Menger Pierre-Michel (2021) *Le travail créateur : s'accomplir dans l'incertain*, Paris, Seuil.
- Menger Pierre-Michel (2014) *The Economics of Creativity: Art and Achievement Under Uncertainty*, Cambridge (MA), Harvard University Press.
- Pariante Jean-Claude (2013) *Le langage et l'individuel*, Paris, Armand Colin.
- Shockley William (1957) "On the Statistics of Individual Variations of Productivity in Research Laboratories", *Proceedings of the IRE*, vol. 45, n° 3, pp. 279-290.

Maîtriser l'art de la narration académique

À propos de *How to use storytelling in your academic writings* de Timothy Pollock

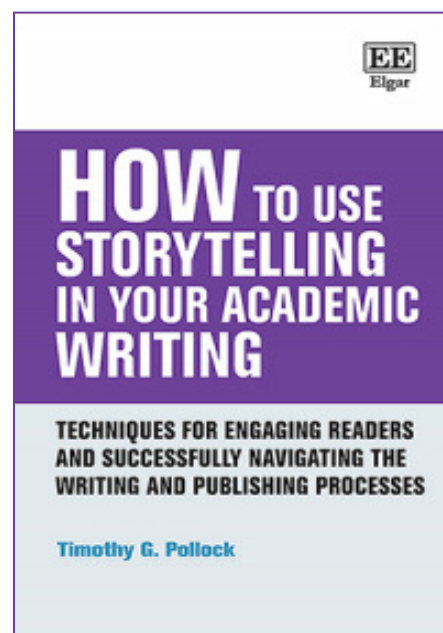
Laure Colin

i3-CRG, École polytechnique, CNRS, IP Paris

Le travail des chercheurs vise à identifier et réfléchir à des questions jusqu'alors non résolues, à trouver des moyens de les résoudre et d'y répondre. La dernière étape de ce travail, et non des moindres, consiste à narrer l'histoire. Le récit ponctue chaque article, chaque chapitre de livre, et même chaque présentation ou cours que nous dispensons. En effet, les données ne parlent pas d'elles-mêmes : nous devons les inscrire dans un contexte, nous assurer que le lecteur en comprend et accepte l'importance, tant de la question de recherche que des cadres conceptuels mobilisés, tout en interprétant les implications des résultats de manière à donner une signification aux données. Comment éviter, cependant, l'écueil d'écrire une histoire peu engageante ?

L'art du récit est souvent négligé lors des séminaires de recherche ou formations doctorales. Pourtant, posséder des compétences avérées en écriture et maîtriser les outils narratifs sont des critères essentiels pour exposer ses idées avec succès. Les articles clairement rédigés sont non seulement les plus cités, mais ils ont également le potentiel de devenir des travaux à fort impact. Timothy G. Pollock, l'auteur de cet ouvrage et ancien rédacteur en chef de l'*Academy of Management Journal*, a pu constater comment des écrits mal rédigés pouvaient entraver des idées prometteuses, les empêchant d'atteindre le public après avoir échoué au processus de révision. L'objectif de ce livre est donc d'accompagner le lecteur, qu'il soit doctorant ou chercheur plus expérimenté, afin d'améliorer ses chances que ses idées soient non seulement lues, mais également pleinement comprises.

Dans cet ouvrage, l'auteur explique comment les chercheurs utilisent la structure et les outils du récit pour rendre l'écriture académique plus accessible, influente et facile à lire, sans pour autant simplifier ni réduire la rigueur de l'argumentation. En reprenant la structure classique d'un article de recherche, il montre qu'il est possible d'être créatif tout en respectant les normes attendues pour la publication. En ce sens, les chapitres 2 à 4 mettent en lumière l'ossature des articles, en mettant en avant tous les outils permettant à chacun d'intégrer le récit dans ses articles. Ensuite, les chapitres 5 à 8 se penchent respectivement sur l'écriture de l'introduction, de la revue



de littérature et des hypothèses, de la méthodologie et des résultats, ainsi que la discussion. Le chapitre 9 examine les similitudes et les différences entre divers types d'articles. Les 3 derniers chapitres se concentrent enfin sur le processus d'écriture, de co-écriture, de révision et d'autres formes d'écriture académique. Ici, nous nous pencherons exclusivement sur les chapitres 2 à 8 en mettant en avant quelques outils ainsi que les interrogations qui permettront à chacun de mieux manier l'art du récit dans ses articles.

La dynamique narrative au cœur de la structuration d'un article

Comme tout moyen de communication efficace, une histoire requiert une structure bien définie. Au cœur de toute narration, on trouve un nœud ou un défi central que le protagoniste ou le personnage principal doit affronter. Il est crucial d'introduire ce nœud, créant ainsi une tension et un drame, pour ensuite le résoudre et dénouer le conflit. Si votre étude ne comporte pas de nœud, comment susciterait-elle l'intérêt ? De même, si vous ne pouvez résoudre le conflit, dénouer le nœud ou fournir une solution claire à votre histoire, qu'avez-vous réellement tiré de votre étude ?

Au-delà de la macrostructure conventionnelle de l'écriture académique (introduction, revue de littérature, méthodologie, résultats et discussion), l'auteur suggère l'incorporation d'une structure narrative pour intégrer des éléments de récit dans les écrits. À cet égard, il propose l'utilisation d'une structure dramatique, appelée la Pyramide de Freytag. Cette structure divise les aspects du drame en cinq actes :

1. L'exposition : c'est la phase où le contexte est dévoilé. Les personnages sont introduits, et les événements antérieurs au récit présentés.
2. L'action montante (*rising action*) : une série d'événements et d'expériences se succèdent, construisant ainsi la tension dramatique. Des défis et des complications émergent, tout en révélant des indices sur la capacité potentielle du protagoniste à résoudre les problèmes.
3. Le climax : il marque le point culminant de la tension, constituant le tournant déterminant le destin du protagoniste et le moment où la solution commence à se dessiner.
4. L'action descendante (*falling action*) : c'est là que le conflit trouve sa résolution, et où le protagoniste réussit ou échoue.
5. Le dénouement : il représente le moment de catharsis pour le lecteur, les tensions y sont dissipées et un sentiment de normalité et de résolution s'installe. Les complexités du drame sont toutes dénouées et expliquées.

Une fois ces éléments exposés, prenons un exemple concret. Si vous êtes en train de rédiger un article qualitatif, voici comment vous pourriez harmoniser les différents éléments de la pyramide de Freytag avec la macrostructure de votre article :

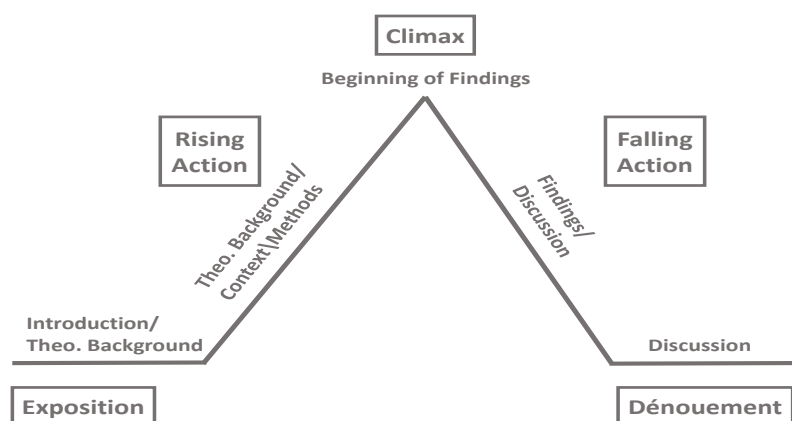


Figure 1. Pyramide de Freytag appliquée à la structure d'un article qualitatif (Pollock, 2021, p. 8)

L'auteur souligne que selon le type d'article, qu'il soit qualitatif, quantitatif, ou théorique, ces éléments ne se manifestent pas toujours au même moment. Généralement, l'introduction demeure, pour tous les types d'articles, le lieu où se déploie une grande partie de l'exposition. En effet, c'est là que le contexte est posé, que la raison de l'étude est expliquée, et que les principaux personnages sont présentés. Cependant, dans le cas des articles dits théoriques, l'absence de « résultats » modifie la donne ; ainsi, pour ce type d'article, les sections consacrées au contexte théorique ou à la revue de littérature deviennent l'endroit privilégié où développer le problème et nouer l'intrigue.

Les outils de la narration : le rythme et la cadence

Une fois que la structure est établie, il est essentiel de manier les outils narratifs pour insuffler au récit toute l'intensité nécessaire afin de captiver le lecteur. Ces outils sont ceux qui permettent de faire progresser l'histoire d'un acte à l'autre, transformant ainsi vos personnages en acteurs authentiques.

Bien que la palette des techniques soit vaste, l'auteur se concentre sur certaines d'entre elles, parmi lesquelles figurent notamment le mouvement et le rythme, que nous détaillons ci-après.

Selon l'auteur, la création d'une bonne histoire requiert à la fois de l'action et des commentaires, qu'il illustre métaphoriquement en reprenant les termes de Flaherty (2009) sur l'aviron, comme des coups et des glissements. Le rythme est la cadence à laquelle votre récit progresse, résultant de la façon dont vous distribuez et mélangez les actions (coups) et les commentaires (glissements). Le mouvement découle des actions qui font avancer l'histoire, transportant le lecteur d'une scène et d'un acte à l'autre.

Flaherty identifie plusieurs types d'actions susceptibles de créer du mouvement. Par exemple, les actions naturelles correspondent aux comportements anticipés dans une scène, tandis que les actions cachées et futures décrivent des événements non visibles (comme les dynamiques sociales ou les processus cognitifs) ou qui n'ont pas encore eu lieu, mais qui induisent des changements ou des évolutions. Des révélations progressivement dévoilées, sans surcharge d'informations, permettront au lecteur de prendre suffisamment de temps pour assimiler une idée. D'autres méthodes pour instiller du mouvement existent en dehors de l'intégration d'actions. Par exemple, Pollock suggère l'utilisation de verbes actifs qui créent une sensation de mouvement, même s'ils décrivent des situations similaires à des verbes plus faibles (tel que « pousser » au lieu de « mettre » ou « poser »). Enfin, l'auteur recommande de varier la structure des phrases et la longueur des paragraphes pour instaurer de la variété et du rythme. L'ensemble de ces principes contribue à créer un tempo dans l'écriture, influant ainsi sur le mouvement et le rythme de l'histoire.

Agencement des sections d'un article en fonction des éléments du récit

Lorsque les éléments de la structure et certains des outils narratifs ont été assimilés, il s'agit alors d'articuler les composants de votre récit au sein des différentes sections de l'article. Pour accompagner la rédaction de chacune de ces parties, Pollock a disséminé de nombreux conseils à travers plusieurs chapitres. Nous en présentons quelques-uns.

Introduction

L'introduction jette les bases de votre étude en dévoilant le thème, les protagonistes et en anticipant le point central de l'intrigue à venir. Pour aborder efficacement la manière de créer une tension dans votre introduction, une approche préconisée par Pollock consiste à s'appuyer sur l'une des méthodes exposées par Locke et Golden-Biddle (1997). Ces auteurs mettent en avant trois niveaux croissants de problématisation dans un article : (1) l'incomplétude, (2) l'inadéquation et (3) l'incommensurabilité.

- L'incomplétude ne critique pas directement la littérature antérieure mais suggère que des connaissances demeurent à acquérir, incitant à faire évoluer la conversation de manière polie et humble.
- L'inadéquation adopte une approche légèrement plus antagoniste, pointant les déficiences de la conversation actuelle, introduisant une perspective alternative de manière directe.
- L'incommensurabilité est la plus agressive, affirmant que la conversation est fondamentalement erronée, préconisant des thèses alternatives considérées comme supérieures.

Revue de littérature

La section de la revue de littérature doit atteindre plusieurs objectifs, dont la présentation des personnages et de leurs rôles au sein du récit académique. Ici, les personnages, essentiels pour la narration, se matérialisent à travers les théories et les constructions conceptuelles, considérées comme les protagonistes et antagonistes du drame intellectuel.

En introduisant les divers courants de littérature, il est impératif de définir clairement les rôles principaux et secondaires de ces constructions. Les constructions centrales, évaluées en tant que variables-clés, assument la position des personnages principaux, tandis que les facteurs influençant ces constructions agissent comme des personnages de soutien. Malgré leur développement moindre, ces derniers jouent un rôle crucial dans le déroulement de l'histoire académique.

Méthodologie

La section méthodologie marque le début de l'action descendante de votre récit académique, signalant la résolution de l'intrigue tissée précédemment. Bien que souvent perçue comme la plus facile à rédiger, il est essentiel de souligner que cette section doit autant persuader les lecteurs que les sections précédentes. Elle requiert donc une clarté et une structure rigoureuse afin de convaincre efficacement le lecteur que votre étude empirique est bien conçue.

Le premier objectif de cette section réside dans la description. D'une part, il est impératif de fournir une description détaillée du contexte de votre recherche. D'autre part, il vous incombe de dévoiler la méthodologie employée pour créer votre échantillon et effectuer vos mesures. Ces descriptions doivent être suffisamment détaillées pour permettre aux lecteurs de reproduire votre étude s'ils le souhaitent. Cette portion du texte se présente telle une bonne recette de cuisine pour l'auteur, allant au-delà de la simple énumération des ingrédients, en décrivant également les quantités, la séquence des étapes, et les techniques employées pour cuisiner les ingrédients.

Le second objectif de la section méthodologie consiste à expliquer. Il est impératif d'explicitier les choix réalisés lors de la création de l'échantillon et des mesures, tout

en justifiant leur pertinence. De surcroît, il vous revient de fournir des explications sur la façon dont vous avez surmonté les différents défis rencontrés, notamment la gestion des données manquantes. Cette explication vise à offrir une compréhension approfondie du processus méthodologique, renforçant ainsi la crédibilité de votre étude.

Résultats

La section des résultats constitue la suite de l'action descendante du récit, où l'on démêle le nœud préalablement tissé dans les sections antérieures. Elle expose pour cela les conclusions des tests d'hypothèses, confirmant ou infirmant le soutien apporté à celles-ci. De plus, elle explore les raisons éventuelles derrière des résultats inattendus, ouvrant la voie à de nouvelles perspectives théoriques dans la section de discussion. Et, elle assure la solidité des résultats.

L'exhaustivité est cruciale dans cette section. Pour cela, il faut se mettre à la place du lecteur pour lui fournir toutes les informations nécessaires à l'évaluation des méthodes choisies. Il convient également d'anticiper ce dont le lecteur a besoin pour évaluer la véracité des résultats et en comprendre les implications. Les principaux défis résident ici, selon Pollock, dans la capacité à démontrer plutôt qu'à simplement affirmer, et à maintenir un rythme et une progression logique.

Discussion & conclusion

Cette section constitue le dénouement du récit académique, où est attribuée une signification aux événements survenus pendant l'action descendante, marquant ainsi la conclusion de l'histoire. Le protagoniste, qui revêt les traits du héros, se trouve désormais dans un cadre distinct de celui dans lequel il a amorcé son parcours. Si plusieurs personnages principaux ont emprunté des trajectoires similaires jusqu'à présent, cette phase peut signifier le moment où leurs chemins se séparent, prenant des orientations distinctes.

La discussion ramène le lecteur à la question de recherche initiale, y apportant des réponses tout en récapitulant les découvertes exposées dans la section des résultats. En d'autres termes, c'est ici que les tensions inhérentes au récit sont résolues, instillant un sentiment de normalité et de solution. En ce qui concerne la conclusion, il est souligné qu'il est plus judicieux d'éviter la simple répétition des résultats ou la sollicitation de recherches futures, une approche courante mais souvent insatisfaisante. L'auteur préconise plutôt de revenir à l'introduction, concluant ainsi votre histoire sur un plan plus élevé. Cela démontre que la conversation a évolué vers un point différent de son point de départ, soulignant ainsi que vos personnages ont pris de nouvelles orientations.

Remarques conclusives

Le livre présente une approche pratique en dévoilant comment structurer un article avec des éléments du récit de manière à captiver l'attention. Malgré le fait que certains conseils puissent sembler évidents aux chercheurs chevronnés, le livre



regorge d'autres exemples concrets, d'astuces, ainsi que d'anecdotes dont il est impossible de rendre compte de manière exhaustive ici. Par exemple, l'auteur offre des conseils pertinents sur le choix judicieux des titres et sous-titres pour susciter l'intérêt des lecteurs. Il précise que les titres et les sous-titres sont la première impression d'un article académique. En ce sens, les articles aux titres intéressants et informatifs accrochent le regard. Un titre efficace suscite la curiosité, engage le lecteur et transmet des informations essentielles. Il reste également dans la mémoire des lecteurs, augmentant ainsi la probabilité de citation.

En matière de rédaction, le livre dispense également des conseils pratiques, tels que la suppression des mots superflus et l'importance de la structuration des paragraphes. Ces conseils peuvent aujourd'hui être optimisés grâce à l'utilisation d'outils d'aide à la rédaction, comme *Grammarly* pour l'anglais, simplifiant ainsi le processus rédactionnel. Il est également important de souligner que le livre est lui-même rédigé avec soin, ce qui n'en fait pas un ouvrage compliqué de méthodologie ne donnant pas envie d'être lu, mais plutôt un ouvrage de référence, un compagnon précieux pour toute personne impliquée dans la rédaction d'articles académiques ■

Références

- Flaherty Francis (2009) *The Elements of Story*, New York, Harper Collins.
- Locke Karen & Golden-Biddle Karen (1997) "Constructing Opportunities for Contribution: Structuring Intertextual Coherence and 'Problematizing' in Organizational Studies", *Academy of Management Journal*, vol. 40, n° 5, pp. 1023-1062.
- Pollock Timothy G. (2021) *How to Use Storytelling in Your Academic Writing: Techniques for Engaging Readers and Successfully Navigating the Writing and Publishing Processes*, Cheltenham (UK) / Northampton (MA), Edward Elgar.

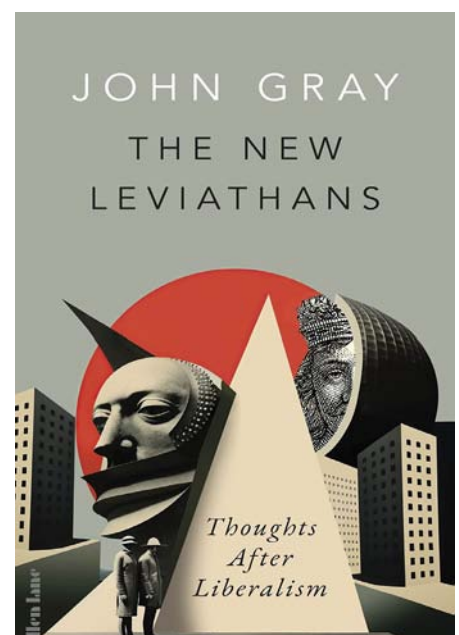
Le naufrage du libéralisme À propos de *The New Leviathans* de John Gray

Hervé Dumez

i3-CRG, École polytechnique, CNRS, IP Paris

Chacun devrait lire ce petit livre assez étrange (Gray, 2023). Sa tonalité conservatrice et sombre est peut-être le prix à payer pour comprendre le monde que nous vivons. Commençons par expliquer son titre. *Le Léviathan* est le titre que Thomas Hobbes a donné à son grand livre de philosophie politique publié en 1651. Le mot Léviathan y désigne l'État, et il est emprunté à la Bible. Dans celle-ci, le vocable désigne un monstre marin effrayant qui symbolise la révolte contre Dieu. Il pourrait renverser le monde si l'Éternel n'y mettait bon ordre. Pourquoi diable Hobbes est-il allé chercher ce mot pour désigner l'État ? Le frontispice de la première édition représente un homme couronné, tenant dans une main un épée et de l'autre une crosse épiscopale. Mais cet homme est formé lui-même d'une multitude de petits hommes. *Léviathan* pourrait donc signifier simplement un corps immense formé d'une multitude de corps moindres. Le mot conserve une connotation quelque peu effrayante.

Comme tous les hommes de la fin du XVI^e siècle et du début du XVII^e siècle, Hobbes a vu l'Europe déchirée par les guerres de religion, les catholiques exterminant les protestants, les protestants les catholiques. Dans son pays, deux ans avant la parution de l'ouvrage, le roi Charles I^{er} a été exécuté et Olivier Cromwell a imposé une dictature. Hobbes en tire une analyse selon laquelle toute société vit sous la menace de la guerre de tous contre tous. Face à ce risque, la seule barrière est un État fort, le Léviathan. Il constitue la puissance qui nous dépasse de toute sa hauteur et que nous devons accepter en raison de la sécurité qu'elle nous assure. Arendt exprimera d'une phrase le fond du sujet, même si elle tend à se démarquer de Hobbes sur bien des points : « Le contraire de la violence n'est pas l'absence de violence, mais le pouvoir » (Arendt, 2005, p. 883). Hobbes demeure malgré tout un libéral : pour lui le Léviathan garantit d'abord la sécurité des citoyens, mais en respectant de préférence leurs droits naturels auxquels Hobbes est attaché. Depuis sa parution, l'ouvrage prête aux interprétations les plus opposées : soit l'accent est mis sur la toute-puissance de l'État auquel les individus doivent se soumettre pour survivre, soit il est

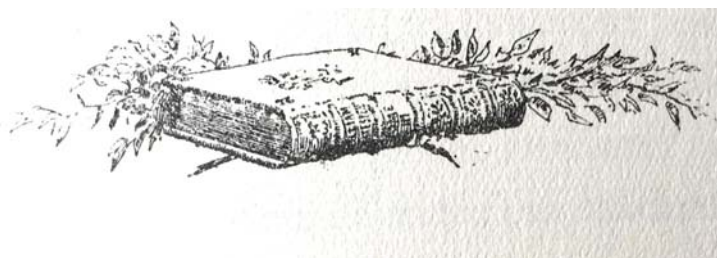


mis sur les droits naturels des individus à respecter. Hobbes est vu tantôt comme justifiant la dictature, tantôt comme défendant les droits des hommes.

Pourquoi, maintenant, le livre de John Gray parle-t-il de nouveaux Léviathans ? C'est que quelque chose a fondamentalement changé par rapport à l'analyse de Hobbes, qui tourne autour de la substitution du peuple à l'individu. La menace de la guerre de tous contre tous s'enracine chez Hobbes sur la nature même de l'homme, donc des individus, qui s'envient les uns les autres, sont en concurrence, et se font ainsi naturellement la guerre. Et l'État est là, selon lui, principalement pour protéger les individus contre eux-mêmes et garantir leur sécurité. Mais le nouveau Léviathan n'est plus là pour garantir la sécurité des individus, en respectant leurs droits, il considère qu'il est là pour garantir la sécurité du peuple. Les prémisses de cette position se trouvent chez les Jacobins de la Terreur et les régimes totalitaires et dictatoriaux d'aujourd'hui – les nouveaux Léviathans – reposent sur cette conception.

Les Léviathans totalitaires

Il nous faut remonter dans le temps. En 1989, le mur de Berlin tombe et Fukuyama avance l'idée de « fin de l'histoire ». Le concept est d'origine hégélienne : il y avait un affrontement entre deux grands modèles, la démocratie libérale et le totalitarisme, le



totalitarisme s'est effondré, reste la démocratie libérale. Il n'y a plus qu'un modèle possible, et l'histoire est terminée en ce sens. Il est montré que les démocraties sont beaucoup moins enclines aux guerres que les États dictatoriaux, une paix universelle et mondiale peut être espérée. Les peuples heureux n'ont pas d'histoire, une humanité vivant dans la paix n'aura plus d'histoire.

À l'époque, John Gray écrit une critique de cette thèse posant que nous allons vivre au contraire le retour de l'histoire, avec le retour de forces primordiales, les nationalismes, la religion, le fondamentalisme. En quoi il ne s'est guère trompé. En 1986, il avait caractérisé le libéralisme comme combinant quatre idées fondamentales : l'individualisme, l'égalitarisme (les deux étant liées, tous les individus étant considérés comme égaux), l'universalisme affirmant l'unité morale de tous les êtres humains, et le méliorisme, l'idée que les institutions et les arrangements politiques peuvent être améliorés. Or, pour lui, c'est de la fin du libéralisme en ce sens qu'il fallait parler.

Enclaves of freedom persist, but a liberal civilization based on the practice of tolerance has passed into history. (*op. cit.*, p. 3)

The seeming triumph of liberalism and the free market was not an evolutionary trend but a political experiment, which has run its course. The result has been to empower regimes in which market forces are instruments of the state. (*op. cit.*, p. 21)

Dominent les nouveaux Leviathans, qui, à la différence de celui de Hobbes qui ne garantissait que la sécurité aux individus, sont des « *engineers of souls* » (*op. cit.*, p. 3).

[...] there is no reason to expect one mode of government to displace all others. There will be monarchies and republics, nations and empires, tyrannies and theocracies, along with many mixed regimes and stateless zones where there is no government at all. The world of the future will be like that of the past,

with disparate regimes interacting with one another in a condition of global anarchy. (*op. cit.*, p. 21)

Analysant le devenir de la Russie, Gray note tout d'abord que ce pays ou cet empire n'a jamais connu de passé libéral. Les quelques mois entre la révolution de février et la révolution d'octobre mis à part, la Russie est passée directement de la dictature tsariste au totalitarisme. Quand celui-ci s'est effondré, elle a connu le chaos puis la dictature de Poutine, accueillie plutôt positivement parce qu'elle rétablissait un ordre. Le triomphe d'une logique hobbesienne : les individus attendent d'abord de l'État la sécurité, et préfèrent finalement la dictature au chaos. Le régime poutinien qui s'est imposé présente une configuration particulière : l'articulation entre le KGB et l'Église orthodoxe.

After the communist party left government, any institution that could rival the power of the KGB and its successors disappeared. The security services had always been a state within a state. Now they became the state itself. In a parallel development, the role of the church in the state became stronger. Writing in the early 1990s, an astute Russian observer noted: 'The Russian Orthodox Church has of late come to occupy the ideological niche filled until recently by the Communist Party.' (*op. cit.*, p. 27)

Le patriarche Cyrille étant lui-même issu du KGB, comme pas mal de dirigeants de l'Église orthodoxe russe, le lien est organique. Pour comprendre cette dimension, Gray mobilise un philosophe russe émigré en France, Nicolas Berdiaev, qui a pensé la relation entre la religion et le communisme russe : il faut que Dieu meure pour que le règne de Dieu s'impose sur terre. Avec l'effondrement du communisme, la Russie est redevenue un État religieux, expliquant qu'il existe une lutte entre le bien (la Russie) et le mal, la Russie oscillant toujours entre le rejet passionné de l'Europe et un enthousiasme délirant pour la même Europe. L'effondrement du régime poutinien est-il possible ? Sans doute. Sur quoi déboucherait-il ?

Almost inevitably it would involve bloodshed similar to that in former Yugoslavia, but on a much larger scale. With much of the country's natural wealth located in regions without Russian majorities, savage ethnic resource wars would be waged in which an authoritarian Muscovite regime struggled to suppress insurgent and conflicting nationalities. At the heart of these struggles would be one of the largest nuclear weapons arsenals in the world. A breakdown of Russian despotism comes with its own possibilities of apocalypse. (*op. cit.*, pp. 38-39)

Côté chinois, Xi Jinping illustre la logique hobbesienne à lui tout seul. Son père, compagnon de Mao, est arrêté, humilié, exhibé en public, forcé de faire son autocritique et son fils est obligé de le dénoncer. Xi a donc connu le chaos de la Révolution permanente et il a réimposé l'ordre. La Chine entend, comme la Russie, se démarquer de l'Occident, mais le régime est un panoptique technologique inspiré de Bentham, penseur bien occidental, où tout le monde est surveillé, et les dirigeants chinois citent Carl Schmitt, le juriste allemand inspiré par le pouvoir nazi et l'ayant inspiré. Schmitt semble lui-même inspiré par Hobbes, mais il existe une différence majeure.

The difference between the two thinkers is in their accounts of the purposes of the state. Whereas for Hobbes it was the protection of individuals from violence and insecurity – an essentially liberal view – Schmitt tasked the state with the protection of a unified people. It is this aspect of Schmitt's work that seems to attract Schmitt's disciples in China. If the state and the people are one and the same, minorities as such as the Tibetans and the Uighurs can be suppressed, or obliterated, in the name of public safety. (*op. cit.*, pp. 41-42)

On retrouve en Chine, comme en Russie, le motto nazi : *Ein Volk, ein Reich, ein Führer* (un peuple, un empire, un guide suprême). L'État protège aussi de la décadence, qui est celle de l'Ouest, théorisée par un penseur chinois, Wang Huning, dans son livre *America against America*. L'État doit donc imposer des valeurs traditionnelles au peuple, ce que l'on retrouve là encore en Russie. Comme il a été noté plus haut, les nouveaux Léviathans sont des *engineers of souls*.

What is underway in China is not simply a reversion to dictatorship but a vast political experiment: the project of surpassing the scientific and technological advances of liberal societies while preserving social cohesion by means of an intelligent despotism. (*op. cit.*, p. 47)

La vision de l'anthropocène par Gray prolonge la noirceur de ce qui précède. Avant que la population mondiale ne s'effondre, elle va encore croître. Le changement climatique est donc irréversible. Comme au XVII^e siècle qui a connu des bouleversements météorologiques et des famines, les guerres sont probables. La transition écologique est un leurre : les véhicules électriques et les éoliennes supposent une énorme consommation de nickel, de lithium, de cobalt, dont l'extraction se fait à coup de pétrole, de gaz et de charbon, qui sont en quantité limitée et mal répartie entre les pays.

Suit dans le livre une série de portraits souvent émouvants, inattendus parfois (on ne s'attendait guère à trouver H.P. Lovecraft dans le lot), la plupart victimes du totalitarisme communiste, culminant avec la figure de Sabina Spielrein, persécutée par les soviétiques avant d'être assassinée par les nazis et celle de Samuel Beckett, résistant exemplaire (croix de guerre, médaille de la résistance) et tenant en même temps de l'absurde.

Avant que l'on en vienne à l'Occident.

Le Léviathan hyper-libéral

Russie comme Chine développent des modèles effrayants, et l'on conçoit qu'ils soient qualifiés de nouveaux Léviathans. Nos sociétés paraissent par contraste des havres de libéralisme. La vision de John Gray est beaucoup plus noire. Elle repose notamment sur l'analyse du *wokisme*.

La thèse centrale est la suivante :

Within Western societies, the hyper-liberal goal is to enable human beings to define their own identities. From one point of view this is the logical endpoint of individualism: each human being is sovereign in deciding who or what they want to be. From another, it is the project of forging new collectives, and he prelude to a state of chronic warfare among the identities they embody.

Human beings can never be wholly self-defined. If their identity is to be more than a private fantasy, they must somehow induce others to accept it. Hyper-liberals aim to achieve this by capturing institutions that divide people into distinct categories, which then become competing groups. The stakes are not only the selves that are chosen but the positions in society that go with them. The result is to make self-definition a battle for power in which words are the weapons of choice. (*op. cit.*, pp. 109-110)

Le combat politique a longtemps été dominé par les questions économiques, et notamment la redistribution, la protection des plus pauvres dans nos sociétés. Il s'est complètement déplacé. Il y a une sociologie du *wokisme* : il est, selon Gray, la manière dont des élites en perte de vitesse, notamment les élites intellectuelles, essaient de survivre. Il n'y a aucun hasard dans le fait que les campus soient le lieu principal de ce combat. Aujourd'hui, pour être embauché comme enseignant-chercheur dans une

université américaine, la qualité de la recherche menée n'est plus le seul critère. Par exemple, à l'Université d'Urbana Champaign, un candidat, même en chimie ou en physique quantique, doit fournir un document « *describing the candidate's approach to an experience with diversity, equity and inclusion in higher education* » (cité p. 112). A Berkeley, un candidat sera écarté s'il a montré « *the intention of ignoring the varying backgrounds of their students and treating everyone the same* » (idem). Le wokisme, qui se veut universel mais est ancré dans l'histoire américaine, est une forme de réaction hyper-libérale au racisme anti-noir dérivé de l'esclavage. Mais cette forme de réaction a des effets pervers.

Carving up society into ethnic group identities perpetuates and intensifies racial divisions. Woke discourse on race is a symptom of the disease it pretends to cure. (*op. cit.*, p. 115)

Pour Gray, le libéralisme est le rejeton du christianisme. La valeur donnée à l'individu, la valeur donnée à l'égalité (tout homme vaut à l'égard de Dieu), l'universalisme, et même le méliorisme, sont dérivés de la pensée chrétienne. L'hyper-libéralisme woke l'est tout aussi bien, notamment par son accent mis sur les persécutés. Seule la tolérance (qui n'a pas toujours été une valeur chrétienne...) a disparu, et l'on retrouve ici un mélange de pensée libérale et illibérale, un mélange avec du Schmitt.

Embracing Carl Schmitt's theory that politics is mortal combat between friends and enemies, they extend politics to include all mortal interactions. It is not enough for avowed enemies to be defeated. Hidden heretics must be hunted out, tormented and destroyed. The opportunity for persecution is one of the attractions of hyper-liberalism [...] The inquisitions staged on Western campuses are a mark of advancing barbarism. (*op. cit.*, p. 121)

Le wokisme se conjugue avec une approche hyper-libérale des droits. En un sens, l'avortement est un droit des femmes. Mais, selon, Gray, il ne faut pas pousser trop loin le combat pour les « droits ».

Liberal legalism aimed to replace politics by the adjudication of rights. But, whereas politics can never be a branch of law, law can become a branch of politics. Conflicts of rights reflect divergent understandings of the human good, which cannot be resolved by legal arbitration. (*op. cit.*, p. 121)

La recherche de droits toujours nouveaux a pour effet de transformer des questions politiques, ouvertes au débat et à la tolérance, entre des affrontements schmittiens entre ennemis qui débouchent sur la fracturation des sociétés. Il est probable que, dans chaque société, des individus ont désiré changer de sexe (nous en avons un exemple célèbre dans l'histoire de France avec le chevalier d'Éon). La tolérance libérale impose le respect de ces personnes. De là à imposer la liberté de choisir son sexe à tout individu, comme un droit fondamental, un progrès dans les droits, il y a de quoi s'interroger ; quand des minorités veulent imposer, là aussi comme un progrès, le droit pour un enfant de demander à changer de sexe, de manière irrémédiable, on se demande si, effectivement, le Léviathan n'a pas pris une forme hyper-libérale (cet exemple n'est pas dans Gray) ; et si une réaction brutale ne va pas faire pencher le



balancier vers une autre forme de Léviathan, celle de Poutine et de Xi : « [...] *mass movements are often reactions against the hubris of radical elites* » (*op. cit.*, p. 133).

Conclusion sur l'Occident :

Liberal West is possessed by an idea of freedom. Any curb on human will is condemned as a mode of repression. If human beings inflict harm on others it is because society has injured them. When these injustices have been corrected everyone can live as they please, creating the world in which they wish to live. By a droll necessity, this freedom requires that every aspect of life be monitored and controlled. Language must be purified of any traces of thought-crime. The mind must cease to be a private realm and come under scrutiny for its hidden biases and errors. As Dostoevsky anticipated in *Demons*, the logic of limitless freedom is unlimited despotism. (*op. cit.*, p. 154)

Dans une société « libérale », les réseaux sociaux peuvent constituer une technologie de basculement dans le despotisme.

Conclusion

Ce livre est aussi fascinant que dérangeant, et fascinant parce que dérangeant. Il aborde des points importants. Le premier est un retour à Hobbes : les sociétés sont menacées par le chaos, et face au chaos, la préférence va vers un État fort. Les Allemands n'étaient sans doute pas nazis dans leur majorité, mais il est probable qu'une majorité d'Allemands a préféré dans un premier temps l'ordre hitlérien au chaos qu'était devenue la République de Weimar (le problème étant que les nazis avaient provoqué ce chaos pour s'emparer précisément du pouvoir, comme Poutine a organisé de faux attentats tchéchèques pour asseoir sa dictature). Le deuxième est la question du christianisme. Il a dominé la scène de la pensée occidentale et sans doute produit le libéralisme. Mais les mouvements illibéraux et hyper-libéraux qui menacent le libéralisme sont étrangement des formes de christianisme sécularisé. En réalité, rien ne semble plus dangereux qu'un christianisme sans Dieu, dans lequel une abstraction (le peuple, l'humanité, les minorités opprimées) prend la place de ce dernier. Le troisième, bien évidemment, et il est peu présent dans le livre, l'évocation de Beckett mise à part, est de savoir ce que nous pouvons faire pour éviter à la fois le chaos et la dictature, la seconde étant liée au premier. Les démocraties sont en crise, comme elles l'ont été dans les années 30. Elles ne disposent pas toujours des hommes qui ont le courage de défendre fermement l'ordre républicain, comme Clémenceau, Constant au moment du boulangisme, ou De Gaulle. Laissons la parole à Gray une dernière fois. Tout d'abord sur sa vision anthropologique.

Alone among living creatures, they know their lives are bounded by death. Awareness of their mortality impels them to seek immortality in ideas. Killing for the sake of words gives meaning to their lives. In this they exercise the privilege of absurdity, which cannot be renounced. (*op. cit.*, p. 158)

Puis sur sa vision de notre avenir.

Putin's klepto-theocracy may persist after his demise, and, if it does not disintegrate, the Russian state may morph into a steampunk Byzantium with nukes. China may continue as a high-tech Panopticon, or renew itself by becoming once again a multicultural empire. If India can recover the complexity of its traditions, it could reinvent the tolerant empire of Ashoka (c. 304-232 BC). The European Union may become an avatar of the late Holy Roman Empire, a faded kaleidoscope of shifting principalities and powers. If it does not blunder into a global war to restore its lost hegemony, the U.S. may drift on, a florid hybrid of fundamentalist sects, woke cults and techno-futurist oligarchs. Much of the world may consist of Leviathans surrounded

by ungoverned zones, some of which will never emerge from anarchy. Where it can be achieved, peace is a truce, partial and temporary, between the human animal and itself. (*op. cit.*, p. 157) ■

Références

Arendt Hannah (2005) *Journal de pensée. Tome II*, Paris, Le Seuil.

Gray John (2023) *The New Leviathans. Thoughts After Liberalism*, Allen Lane (Penguin Books).

Wang Huning (1991) *America Against America*, Independently published.



Le travail de l'artiste dans le maniement des dilemmes À propos de *Sans filtre* de Ruben Östlund

Jean-Michel Saussois
Sociologue

Rubén Östlund est un cinéaste suédois qui aime les figures géométriques. Après le carré, le triangle¹. Ces deux figures ont remporté la palme d'or au festival de Cannes et, cela, en seulement cinq années d'intervalle. Quel lien entre le carré et le triangle ? Le carré était une installation conçue par un artiste soutenu par un ambitieux directeur de musée d'art moderne, toujours à la recherche de donateurs généreux aimant être provoqués mais jusqu'à un certain point ; l'installation est en fait une surface délimitée par quatre tiges posées par terre pour former un carré, carré visible jour et nuit sur une place publique, un carré magique à comprendre comme « un sanctuaire où règnent confiance et altruisme. Dedans nous sommes tous égaux en droits et en devoirs. » Ce carré est une fable inventée par un artiste, fable relayée par des spécialistes de la communication dont le métier est de faire du buzz. La forme importe plus que le fond et Ruben Östlund nous montre que, non, nous ne sommes pas tous égaux en droits et devoirs. Cette hypocrisie sociale peut rendre triste. Une tristesse qui marque un visage, des petites rides entre les sourcils. Le triangle de la tristesse. Bien sûr, un chirurgien vous dira que ce triangle peut s'effacer par le botox mais le cinéaste nous dit que ce n'est pas une affaire d'épiderme et que l'on ne va pas s'en tirer à si bon compte car, comme l'écrivait Freud, il y a comme un malaise dans notre civilisation. Il faudrait ajouter civilisation consubstantielle au capitalisme, un capitalisme sans répit.

Heureusement, l'artiste ne nous fera pas un cours de sociologie, ne nous expliquera pas que le capitalisme est un système qui sait se régénérer en permanence ; il s'attaquera de plain-pied à la complexité de la société dans laquelle nous vivons non pas en sociologue, mais avec ce qu'il sait faire le mieux, laisser divaguer son imagination et ne

1. L'auteur parle ici de deux films : *The Square* (2017) et *Triangle of Sadness* (2022)



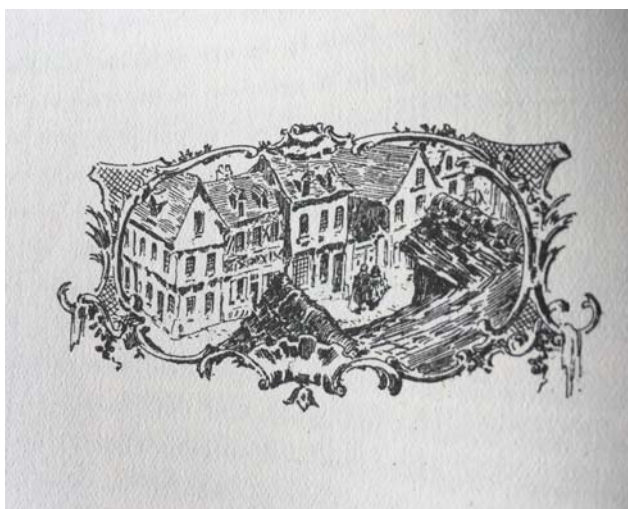
pas hésiter à aller jusqu'au bout de sa démonstration quitte à forcer le trait.

Comme dans une pièce de théâtre en trois actes, le film se déroule sous la forme de trois tableaux. Le point de départ du premier est précisément situé, une *fashion week* de mode masculine sous fond de diaporama avec des images façon United Colors of Benetton. Mélange des couleurs, hommes et femmes logés à la même enseigne. Tout le monde est égal en droits et devoirs. Dans ce monde de la mode masculine, la focale de l'artiste se resserre sur un mannequin, un jeune homme au buste gainé, préalablement trié sur le volet par un jury impitoyable. Le mannequin doit en effet montrer sa capacité à produire une identité flexible car il doit incarner les fantasmes des marques ; le matin il doit se montrer dandy avec Yves Saint Laurent, rock and roll l'après-midi avec Gucci. Le corps est une marchandise et il s'agit de l'évaluer avec sérieux et professionnalisme pour créer de la valeur pour les clients. Sans transition, le cinéaste nous rend ensuite témoin d'une discussion dans un restaurant huppé entre ce beau jeune homme et une belle jeune femme au moment de payer l'addition du dîner. Elle est mannequin reconvertie en influenceuse, lui est aussi mannequin mais nettement moins bien payé, les mannequins/

femmes étant mieux payées que les mannequins/hommes. La femme ne s'étonne pas que le maître d'hôtel donne la note à son compagnon, ce qui étonne le jeune homme lequel lui dit son étonnement sans prendre de gants, sans filtre (c'est le titre français de *triangle of sadness*). En plein me too où la femme ne consent plus à se faire inviter à dîner comme contrepartie implicite à continuer la soirée sous une autre forme, le débat genré fait rage. La femme trouve qu'utiliser cet argument égalité homme/ femme au moment du paiement est mesquin voire vulgaire et manque de « classe » au sens d'élégance, de savoir-vivre, à

la française faudrait-il ajouter dans un pays où l'on assimile Marivaux au marivaudage c'est-à-dire aux jeux de l'amour et du hasard. Lui s'acharne à argumenter le contraire, et cela au nom de la transparence, un argument brandi plus souvent dans les sociétés protestantes que catholiques. Dans ce dialogue rugueux entre homme et femme, les portes des ascenseurs s'ouvrent et se ferment. Chacun reste sur ses positions et il n'y aura pas de conciliation possible ce soir-là.

Le deuxième tableau nous plonge dans un tout autre monde, celui des ultra-riches occupés à tuer le temps sur un bateau de croisière de haut luxe. Les deux tourtereaux sont présents, ayant été invités par une grande marque pour laquelle la jeune femme travaille. Eux qui se croyaient riches découvrent ce que signifie être riche, très riche. La



femme d'un oligarque russe à la tête d'un groupe chimique vendant des engrais, de la merde selon sa propre définition de la mission de son entreprise, demande à ce que tous les membres de l'équipage sautent dans l'eau, juste pour le plaisir de les voir glisser sur le toboggan d'urgence en cas de naufrage. Tel est le bon plaisir de cette femme, et les membres de l'équipage n'ont pas d'autre choix que celui de s'exécuter. Le monde de la soute est aux ordres du monde du pont. L'argent peut tout, nous dit le cinéaste tout comme Shakespeare le disait en son temps

Ce peu d'or suffirait à rendre le noir blanc, c'est lui qui fait remarquer la veuve flétrie, celle dont les ulcères dégoûteraient l'hôpital, l'or la parfume et l'embaume et la ramène au mois d'avril. (*Timon d'Athènes*, Acte IV, scène 3)

Lorsqu'une tempête vient interrompre le dîner de gala offert par le capitaine et fait valser les assiettes, les ulcères de la veuve cousue d'or de Shakespeare renvoient au vomi dans lequel nage cette richissime russe dans sa cabine de luxe. Le navire finira par chavirer.

Le troisième tableau emmène le spectateur sur une île déserte où une poignée de rescapés échoue. L'argent ne vaut plus rien et l'arrogance sociale n'est plus de mise lorsqu'il s'agit de survivre et ne pas mourir de faim. La femme en charge du nettoyage des toilettes des cabines du bateau va alors bâtir un nouvel ordre social sur l'île. La soute monte sur le pont. Cette femme de service jusque-là invisible aux yeux des passagers devient le personnage central car elle seule sait pêcher et allumer un feu ; c'est par son savoir qu'elle va prendre le pouvoir sur les gens du pont qui découvrent qu'ils ne savent rien faire de leurs dix doigts. Il ne s'agit pas d'une inversion de rôle au sens où les serviteurs deviendraient les maîtres comme dans l'île aux esclaves de Marivaux. Marivaux, non pas celui des jeux galants mais le Marivaux politique, avait déjà utilisé l'île déserte comme la mise en scène d'une expérimentation sociale ; sur l'île, il inverse la pyramide sociale mais provisoirement. Le serviteur joue le rôle du maître et inversement pour que chacun puisse se rendre compte ce que signifie une relation de service. Dans son esprit, il ne s'agissait que d'un jeu qui se terminait par une fin heureuse où chacun retrouve sa place initiale.

Finalement, Arlequin pardonne à son maître et reprend son habit de valet ; la morale de la comédie est conservatrice :

Vous avez été leurs maîtres, et vous en avez mal agi ; ils sont devenus les vôtres, et ils vous pardonnent ; faites vos réflexions là-dessus. La différence des conditions n'est qu'une épreuve que les dieux font sur nous : je ne vous en dis pas davantage. Vous partirez dans deux jours et vous reverrez Athènes. Que la joie à présent, et que les plaisirs succèdent aux chagrins que vous avez sentis, et célèbrent le jour de votre vie le plus profitable. (*L'île des esclaves*, scène XI)

Marivaux propose la réconciliation et non la révolution.

Rien de tel chez Ruben Östlund. Sur son île, on ne joue pas à s'échanger des rôles, on n'assiste pas à une pièce de théâtre. L'affaire est sérieuse car chacun joue sa survie allant jusqu'à s'abandonner à des actes de sauvagerie comme ce cadre d'entreprise massacrant un âne à coup de

pierre, débordé par des pulsions de mort dont il ne soupçonnait pas qu'elles étaient enfouies en lui. Chacun s'adapte à ce nouveau contexte, un sociologue des organisations emploierait le concept de système concret d'action, l'artiste nous montre concrètement ce que cela veut dire. S'il veut manger son morceau quotidien de poulpe, le milliardaire russe accepte d'être sous la coupe de la femme de ménage devenue maintenant son chef, la chef de bord, autrefois manager de tout le personnel de service du bateau, se soumet à son ancienne subordonnée, le mâle mannequin vend son corps à la chef pour des gâteaux qu'il partage en douce avec sa compagne consentante.

Lorsque l'on découvre finalement que l'île déserte n'est pas si déserte car il s'agit en fait de la partie déserte d'un resort pour riches touristes, le retour à la normale redevient alors possible pour les rescapés. La femme philippine qui a terrorisé le groupe avec sa casquette de commandante à la Che Guevara retrouvera sa place, redeviendra femme de service mais sera certainement généreusement remerciée par les riches clients même si elle s'est montrée dure à leur égard. Cette fin eut été possible mais ce n'est pas la fin que choisit le cinéaste. Il nous laisse suspendu à la grosse pierre que la femme de service va jeter ou ne pas jeter sur la compagne de son gigolo, et sur un questionnement : cette femme est-elle disposée à retourner à sa place comme si rien ne s'était passé ? Un compromis est-il encore possible entre le pont et la soute ? Le cinéaste/artiste laisse le spectateur face à ce dilemme et c'est visiblement ce qui l'intéresse et le fait jubiler :

Ce qui m'intéresse, c'est la faille, Je cherche à mettre au défi la boussole morale et éthique que chacun de nous possède, à créer le dilemme qui peut soudainement nous faire perdre le nord. Et ce qui m'intéresse, ce n'est pas quand on s'en sort mais quand on se perd.

L'artiste laisse la fin ouverte, à nous finalement de trouver la sortie.

La pierre brandie sur la tête de la jeune femme soulève une question d'ordre à fois psychanalytique et politique. Psychanalytique, en ce sens que le ressentiment de cette femme de service pour tout ce qu'elle a enduré est tellement fort que ne pas jeter la pierre semble impossible. Elle est dans l'incapacité de discerner entre le bien et le mal, le retour à la normale est inenvisageable. Elle est aveuglée par son ressentiment, un ressentiment qu'elle a dû certainement ruminer depuis longtemps sur ce bateau de luxe au service des riches, elle, célibataire sans enfants dont la vie se limite à être au service des autres sans aucune reconnaissance et subissant tous les jours l'arrogance des riches. La pulsion mortifère de vengeance l'emportera, la pierre tombera et écrasera les maîtres. Mais la pierre brandie renvoie aussi à la dialectique du maître et de l'esclave. Faut-il passer finalement par la violence pour que les comportements des maîtres en viennent à changer ? Cette femme va-t-elle surmonter cette rumination qui la ronge en faisant tomber cette pierre qui la mènera à l'impasse ? ■

Sentimental, diriez-vous ? À propos d'un voyage de Laurence Sterne

Hervé Dumez

— Cette question, dis-je, est mieux réglée en France...

On entre dans ce livre comme on ouvre une porte sans savoir ce qu'il peut bien y avoir derrière, par une phrase prise au beau milieu d'une conversation. Et comme la phrase originale est en anglais (*They order, said I, this matter better in France*), on peut se dire que l'on est quelque part sur Albion, peut-être dans un appartement londonien à la fin d'un dîner, quand le porto accompagne le stilton. Rien ne permet de le préciser. Un convive devrait alors dire : « *Je n'en suis pas si sûr* », ou, au contraire, « *Je suis bien d'accord avec vous* », expliquer pourquoi, et l'on saurait alors ce qui est mieux réglé en France aux yeux de notre premier personnage. Non. Comme souvent, quelqu'un passe du coq à l'âne.

— Vous êtes allé en France ?

Voilà déclenché, sans qu'on sache non plus pourquoi, un désir de voyager, la France tout d'abord, puis l'Italie qu'on n'atteindra pas. Désir si impérieux qu'il est aussitôt réalisé.

De la hauteur des vagues, des vents qui ont dû être favorables, de la blancheur des falaises qui apparaissent dans la brume du matin, de l'habileté de l'équipage accoutumé à la traversée, des cris rieurs des mouettes, rien n'est dit. Nous voilà à Calais, dans une auberge, et le voyageur qui entend se diriger vers Paris et Versailles mais ne souhaite pas prendre la poste, se voit accompagner par l'aubergiste jusqu'à sa remise où une collection de voitures sont à disposition. Une jeune veuve, vingt-cinq ans peut-être, est dans la même situation et les voilà qui se retrouvent tous les deux à attendre l'aubergiste qui est allé chercher la clef. Elle est jolie, attirante, et l'un pour l'autre, l'une pour l'autre, se sentent comme une inclination naissante. Il y a là une désobligeante, voiture que les Français nomment ainsi parce



qu'elle ne comporte qu'une place. Notre voyageur penche plutôt pour un véhicule à deux places, et puisque la jolie voyageuse a déclaré se rendre à Amiens, qui est sur la route, il lui propose de l'y déposer. Quelle histoire amoureuse pourrait bien naître là ? Hélas, l'aubergiste avertit la jeune femme que son frère vient d'arriver, et notre voyageur partira seul. À Montreuil sur Mer (Montruil dans la prononciation britannique), il sera abordé par un homme qui cherche à s'engager comme serviteur : Laffleur est un Français léger, rieur, débrouillard, prompt à s'affliger du malheur d'autrui, fidèle à ses maîtres. Les voilà partis.

Ce sera un voyage sentimental, ce qu'indique le titre du livre. Sentimental ? Le mot semble avoir existé en anglais, peut-être en français, avec des sens instables, peu utilisé. Le succès du livre sera tel,

que le vocable entrera alors dans chaque pays, chaque culture. Peu de mots auront été inventés ou réinventés par un auteur, qui n'aient pris une telle importance dans la vie de tous. En Angleterre se crée bientôt à la suite du livre le *Sentimental Magazine*. En France, comme ailleurs en Europe, le mot apparaît vraiment avec la traduction du livre, en 1769. Bien inspiré, le traducteur note : « *Le mot anglais sentimental n'a pu se rendre en français par aucune expression qui pût y répondre, et on l'a laissé subsister. Peut-être trouvera-t-on en lisant qu'il méritoit de passer dans notre langue.* » Immédiatement en effet, il est



repris par une multitude d'autres auteurs. Flaubert, bien plus tard, le mêlera avec bonheur à éducation. En Allemagne, le traducteur invente pour le rendre « *empfindsam.* »

Ne s'étant jamais rencontré, on ne sait ce qu'un tel vocable peut bien signifier quand il apparaît. Généralement, quand un écrivain utilise pour le titre de son livre un mot inconnu, il s'en explique dans une préface. Mais notre histoire a commencé par une affirmation, au cœur d'une situation inconnue sans aucune autre précision. Resté seul dans la remise de l'aubergiste de Calais, le voyageur a tout d'abord décidé d'essayer la désobligeante. S'y étant installé, et alors que l'histoire est déjà lancée, le voilà qui se décide à rédiger avec retard la préface de son voyage. Mais elle n'« obligera » en rien le lecteur. « *Je n'ai jamais entendu parler,* » note un autre voyageur anglais qui regarde notre héros descendre de la voiture et commente le livre dans lequel il joue un petit rôle, « *d'une préface écrite dans un désobligeante.* » La réponse ? « *Elle eût été meilleure, écrite dans un vis-à-vis.* » Et sa conclusion : « *Comme un Anglais ne voyage pas pour voir des Anglais, je me dirigeai vers ma chambre.* »

Cette préface explique donc seulement qu'il existe plusieurs types de voyageurs :

Voyageurs Désœuvrés,
Voyageurs Curieux,
Voyageurs menteurs,
Voyageurs Orgueilleux,
Voyageurs Vaniteux,
Voyageurs Spleenétiques,

Puis suivent les Voyageurs par Nécessité,
Le Voyageur délinquant et criminel,
Le Voyageur malheureux et innocent,
Le simple Voyageur,

Et le dernier de tous (s'il vous plaît) Le
Voyageur Sentimental (j'entends par là moi-même)

Mais de ce mot, nulle signification précise ne sera donnée. Il n'est défini que par opposition à tous les autres. C'est le récit lui-même qui laissera entendre son sens, vague toujours mais plaisant à loisir.

À l'époque, tout Anglais un peu cultivé et disposant de moyens financiers se doit de faire le « grand tour », c'est-à-dire visiter la France et l'Italie. Beaucoup en font un livre : rempli de descriptions des monuments, des paysages, des mœurs de ces contrées étranges pour un insulaire, le tout marqué par la personnalité de l'auteur, parfois empreint de sympathie, souvent assez atrabilaire et se plaignant de tout, nuant de sa bile ce qu'il a vu et entendu. Sterne, à travers son personnage qu'il nomme Yorick (le nom d'un bouffon bien connu des lecteurs de Shakespeare), a décidé d'être tout le contraire. Il est célèbre pour un livre étrange, *The Life and Opinions of Tristram Shandy, Gentleman*, qui a cassé tous les codes du roman (le narrateur y demande par exemple au lecteur d'aller fermer la porte qu'un des personnages a laissée ouverte) et qui a fait polémique. Certains ont loué sa fantaisie, sa verve, son décousu – et Diderot, qui a fréquenté l'auteur dans les salons parisiens, s'en est enchanté, et inspiré pour son Jacques le Fataliste ; d'autres se sont emportés devant sa grossièreté, sa sophistication ennuyeuse à la longue, ses apartés et digressions, ses ruptures narratives à répétition. Cette fois, avec son Voyage, Sterne a décidé de s'abandonner à la bienveillance, la bonté sans naïveté : « *Salut à vous, chères petites amabilités de la vie, qui en adoucissez la route !* »¹ On s'apitoiera avec Lafleur sur l'émotion d'un homme dont l'âne a rendu le dernier soupir sur la route (il s'agit bien sûr, et l'auteur le suggère, d'un souvenir de Sancho Panza : ce voyage est aussi voyage dans les livres).

Empreint donc de bienveillance, le livre se désintéresse, on l'a vu, de tout ce qui remplit les récits de voyageurs : paysages, sites historiques, curiosités, avec les commentaires élogieux ou, au contraire, désobligeants, qui s'imposent. C'est une tabatière, la remise d'un aubergiste, qui sont décrites, les objets de la vie quotidienne, sans les commentaires d'un étranger. « *La vie est trop courte pour qu'on s'attarde aux formalités.* »²

Et puis, ce qui domine ce voyage est le hasard des rencontres. Rédigeant une courte autobiographie, Sterne dira que c'est par hasard qu'il est né, par hasard qu'il a appris à lire et à écrire, par hasard encore qu'il s'est marié, par hasard surtout qu'il est devenu écrivain. Pasteur, il vivait des sermons qu'il composait, n'écrivit que deux livres seulement, *Tristram Shandy* et *A Sentimental Journey Through France and Italy*. Il

1. Hail, ye small sweet courtesies of life, for smooth do ye make the road of it!

2. Life is too short to be long about the forms of it.

semble qu'il ait été dans sa vie tel qu'il apparaît dans ses deux romans, et surtout le second. Son presbytère est-il réduit en cendres, qu'il constate, philosophe : « *Tandis que je me préparais à revoir ma maison, ma maison était déjà brûlée. Il faut que je tire une maison de mon gousset.* » Sa philosophie de la vie est celle du *Voyage*.

Je suis en général un homme de bonne humeur et la gaieté n'est jamais si grande que lorsque je suis accablé de douleurs et d'infortunes en tout genre, j'entends des douleurs et des infortunes toutes personnelles. Aussitôt, c'est à qui se pressera autour de mon grabat, non pas pour pleurer, mais pour rire à mes peines, pour m'ouïr plaisanter à la question, pour me voir raffiner mon être dans mes tourments.

Et sa théologie pourtant protestante n'était pas celle d'un christianisme austère et tourné vers la douleur.

Cet innocent oubli de la peine est l'art le plus heureux de la vie, et la philosophie, avec tout son attirail de préceptes et de maximes n'a rien qui lui soit comparable. En effet, je suis convaincu que la joie – modérée et réglée sur de bons principes – est parfaitement agréable à l'être bienfaisant qui nous a créés, et qu'on peut rire, chanter, et même danser, sans offenser le ciel.

Il revint de son voyage en France affaibli, alors qu'il y avait cherché un regain de forces. À Yorick, il fit dire dans le livre :

Un des singuliers bonheurs de ma vie a toujours été, je l'ai dit au lecteur, de me trouver, presque à toute heure, éperdument amoureux de quelque femme.

Une jeune admiratrice de l'auteur de son roman favori survint pour lui proposer de s'occuper de lui. Comme il se devait, il en tomba amoureux et crut pouvoir en retrouver la santé, alors qu'il se mourait. Alors qu'il se plaignait du froid qui envahissait ses pieds, elle souleva délicatement l'édredon et les lui prit dans ses mains, tentant de les réchauffer. « *Non, non,* » murmura-t-il, « *pas sur les pieds, sur le cœur votre main, sur le cœur.* » Elle la glissa alors sous sa chemise, discerna encore un moment le presque imperceptible battement du faible organe, puis plus rien. Sterne mourut ainsi, sentimental ■

Références

- Ogée Frédéric (1986) “‘This matter ?’ ‘Better in France ?’ Laurence Sterne et le voyage sentimental” in *Le continent européen et le monde anglo-américain aux XVII^e et XVIII^e siècles. Actes du Colloque – Société d'études anglo-américaines des 17^e et 18^e siècles.* pp. 5-15.
- Sterne Laurence (2022) *Voyage sentimental en France et en Italie*, Paris, Gallimard/Folio.

Je suis homme et rien... À propos d'une réplique de l'*Heautontimoroumenos*

Hervé Dumez

Lyon, 2 décembre 2023

C'est peut-être la plus belle phrase jamais prononcée, faible étincelle d'espoir dans un monde oppressant de ténèbres.

Homo sum: humani nil a me alienum puto.

Je suis homme : je crois que rien de ce qui est humain ne m'est étranger.

En 1688, Anne Dacier, pour laquelle le mot traductrice fut introduit en français et qui en son temps même ôta à l'expression femme savante son sens péjoratif, la rend de la manière suivante :

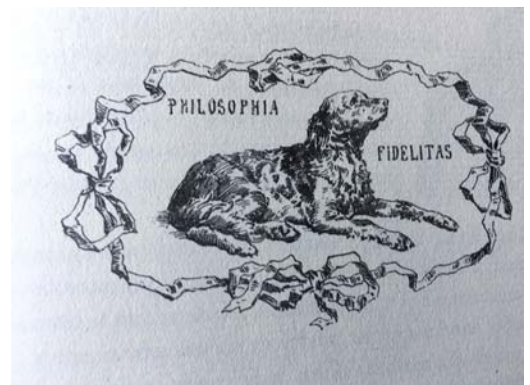
Je suis homme et en cette qualité je crois être obligé de m'intéresser à tout ce qui arrive à mon prochain.

Tandis qu'un an après elle, Lawrence Echard donne à Londres une version aussi élégante, mais plus ramassée :

Common humanity, Sir, obliges me to be so concerned.

La phrase est tirée d'une pièce de Térence, inspirée d'une précédente qu'avait écrite le poète grec Ménandre bien avant. Comme l'original a été perdu et que l'on ne sait si Térence s'est contenté de le traduire, ou s'en est assez librement éloigné, peut-être a-t-elle été prononcée en grec avant que de l'être en latin.

Comme l'indique son troisième nom (Afer : l'africain), Publius Terentius Afer était d'origine carthaginoise, berbère probablement. Réduit en esclavage durant son enfance, il devint la chose du sénateur Terentius Lucanus, de qui il tira son deuxième nom, celui sous lequel nous le connaissons. Affranchi et adopté par l'aristocratie, il fut protégé par Scipion Émilien et donna l'*Heautontimoroumenos* à Rome en 163 avant JC. Tant elle est compliquée, l'intrigue de cette comédie est impossible à résumer.



Ménédème est un homme riche. Son fils était amoureux d'une jeune fille pauvre et le mariage envisagé ne lui plaisait pas. Il agonissait son rejeton de reproches : à ton âge, j'étais soldat et je ne comptais pas fleurette. Excédé de ces sempiternelles réprimandes, son fils s'est finalement engagé et le père, resté seul, s'en veut. Pour se punir, il s'abrutit de travail. D'où le titre de la pièce : *l'Heautontimoroumenos* ou *Le bourreau de soi-même*.

La première scène s'ouvre sur deux maisons voisines. Ménédème rentre épuisé et crotté de son champ, malheureux, et son voisin Chrémès l'aborde en lui en faisant reproche : tu as quantité d'esclaves, tu es riche, comment se fait-il que tu ailles toi-même t'infliger de tels travaux ? Irrité, Ménédème lui réplique vivement :

Chrémès, tes affaires te laissent-elles assez de loisir pour que tu t'occupes de celles des autres, et de ce qui ne te regarde aucunement ?

C'est donc en réponse à cette répartie, et pour se défendre de l'accusation d'indiscrétion déplacée que Chrémès prononce la phrase. Comment est-ce possible ? Comment une phrase aux harmoniques si profondes peut-elle être la réponse donnée à un homme qui explique à son voisin qu'il ferait mieux de se mêler de ses affaires ?

Nous sommes dans une comédie et, pour le public romain, les deux personnages ont quelque chose de risible. Ménédème, tout d'abord, ne se comporte pas comme un Romain devrait le faire : que signifie cette

habitude d'aller travailler son champ lui-même, alors que cette tâche revient normalement aux esclaves ? Mais Chrémès n'est pas non plus un modèle de bienséance : qu'est-ce que cette propension à espionner son voisin et à lui donner des conseils sur son mode de vie ? On peut le soupçonner de cette faute grave qu'est l'*invidia* (la jalousie, l'antipathie, l'indiscrétion). Il est probable que le public voit en lui un personnage nouveau à Rome et décrié, celui du philosophe qui, à l'opposé de l'homme sage (*sapiens*), se mêle de tout et donne des conseils à tout va, conseils généralement dénués de tout sens pratique et qu'il ne s'applique de toute façon pas à lui-même. C'est dans ce contexte que la phrase doit être comprise. Le vocabulaire employé est d'ailleurs ici important.



Homo et son adjectif *humanus* renvoient à l'homme en ce qu'il se distingue de l'animal, certes ; mais *homo* a une nuance péjorative. L'homme de qualité est le *vir*, l'homme au sens d'être humain masculin, que l'on qualifie souvent de *vir bonus*, d'homme de bien. Sa qualité est la

virtus, qui donnera vertu, dérivée directement de *vir*. Par opposition à lui, *homo* est l'homme limité, dans sa faiblesse. Cicéron oppose les deux dans une même phrase, pour en bien faire sentir la différence.

Cervices præstantissimus vir profligatissimo homini daret ?

En français, on traduit en général *vir* et *homo* (ici *homini*) de la même manière, par « homme. » Mais ce sont les adjectifs qui sont ici importants, comme le montre la traduction de Gaffiot :

Fallait-il qu'un homme si éminent (*vir*) présentât la gorge à un être si déchu (*homo*) ?

Vir est l'homme éminent, *homo* est l'homme faible, sans qualité, dégradé, moralement avili. Il est probable que le public de Térence, entendant notre phrase la comprenne comme :

Je suis un homme ordinaire (*homo*), comme toi, et donc rien des petits travers de l'homme ordinaire (*humanum*) ne m'échappe.

À un homme qui se conduit avec étrangeté, un autre peut s'autoriser à donner des conseils, même si cela ne se fait pas vraiment entre hommes de haute tenue.

Comment la signification de la phrase a-t-elle donc pu changer aussi radicalement au fil du temps ? La diffusion de la philosophie, stoïcienne surtout, a été la première étape de cette métamorphose. On en trouve une trace chez Sénèque :

La nature nous a créés parents, en nous tirant des mêmes principes et pour les mêmes fins. Elle a mis en nous un amour mutuel et nous a faits sociables ; elle a établi le droit et le juste, elle a décrété que l'auteur du mal serait plus à plaindre que celui qui le souffre ; elle commande, et je trouve toutes prêtes des mains secourables. Qu'elle soit dans nos cœurs et sur nos lèvres cette maxime du poète :

Rien d'humain ne m'est étranger, je suis homme.

Qu'elle y soit toujours ; nous sommes nés pour le bien commun. La société est l'image exacte d'une voûte qui croulerait avec toutes ses pierres, si leur mutuelle résistance n'assurait seule sa solidité. (Lettre 95 à Lucilius)

Puis, dans une ligne proche, le christianisme a fait de Térence un précurseur, alors même qu'il en était bien loin, donnant à la phrase une tonalité d'amour du prochain que l'on trouve dans la traduction d'Anne Dacier. Augustin, dans une lettre à Macedonius, s'en fait l'écho, sans que l'on sache d'où il tirait la tradition – il écrit des siècles plus tard – selon laquelle le public romain de la première de la pièce aurait réagi à l'audition de la réplique :

Aussi le poète comique (car l'éclat de la vérité n'a pas manqué aux beaux génies), dans une scène où deux vieillards s'entretiennent, fait dire à l'un : « Vos propres affaires vous laissent-elles tant de loisirs que vous puissiez vous occuper de celles d'autrui qui ne vous regardent pas ? » et l'autre vieillard répond : « Je suis homme, et rien d'humain ne m'est étranger. » On dit que le théâtre tout entier, quoique les fous et les ignorants n'y manquaient pas, couvert d'applaudissements ce trait du poète. Ce qui fait l'union des âmes humaines touche tellement au sentiment de tous, qu'il ne se rencontra pas dans cette assemblée un seul homme qui ne se sentit le prochain d'un homme quel qu'il fût.

Loin de son sens originel bien prosaïque (une réponse à la remarque : « de quoi je me mêle ! »), la phrase a acquis une signification tout autre, peut-être la plus belle expression de l'humanité comme union possible des âmes telle qu'elle devrait se vivre, et se vit si peu.

Je suis homme : rien de ce qui est humain, je crois, ne m'est étranger ■

Références

- Dacier Anne (1688) *Les Comédies de Térence, traduites en françois, avec des Remarques, Par Madame D****, À Paris, chez Denys Thierry et Claude Barbin.
- Echard Lawrence (1705 3rd ed./1689) *Terence's Comedies, made English; with his life; and some remarks at the end. By Mr. Laurence Echard, and others. Revised and corrected by Dr. Echard and Sir R. L'Strange*, London, J. & B. Sprint, Timo. Childe, & John Hartley.
- Jocelyn Henry D. (1973) "Homo sum: humani nil a me alienum puto (Terence, Heauton timorumenos 77)", *Antichthon*, vol. 7, pp. 14-46.
- Poujoulat Jean-Joseph François & Raux Jean-Baptiste (1864) *Œuvres complètes de Saint Augustin. Lettres tome III, (Lettre CLV)*, Bar-le-Duc, L. Guérin & Cie.
- Térence (1947) *Comédies. Tome II*, Paris, les Belles Lettres.